
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07599749 8

ANNEX

SSP
Diderot

LETTRE

SUR LES SOURDS ET MUETS,

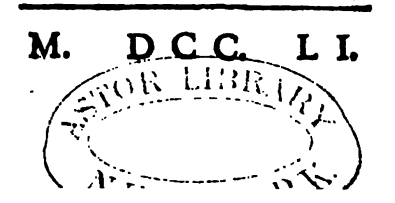
A l'Usage de ceux qui entendent & qui parlent.

ADRESSÉE A M***.

> . . . . . Versisque viarum
> Indiciis raptos ; pedibus vestigia rectis
> Ne qua forent . . .
>
> *Æneid. lib.* 8.



M. DCC. LI.



De V.... ce 20 Janvier 1751.

JE vous envoye, MONSIEUR, la Lettre à l'Auteur des beaux Arts réduits à un même Principe, revuë corrigée & augmentée sur les conseils de mes amis, mais toujours avec son même titre.

Je conviens que ce titre est applicable in-

diſtinctement au grand nombre de ceux qui parlent ſans entendre ; *au petit nombre* de ceux qui entendent ſans parler ; *& au très-petit nombre de ceux* qui ſçavent parler & entendre ; *quoique ma lettre ne ſoit gueres qu'à l'uſage de ces derniers.*

Je conviens encore qu'il eſt fait à l'imitation d'un autre qui n'eſt pas trop bon : * *mais*

* Lettre ſur les aveugles à l'uſage de ceux qui voyent.

je suis las d'en chercher un meilleur. Ainsi de quelque importance que vous paroisse le choix d'un titre, celui de ma Lettre restera tel qu'il est.

Je n'aime guères les citations; celles du Grec moins que les autres. Elles donnent à un Ouvrage l'air scientifique qui n'est plus chez nous à la mode. La plûpart des Lecteurs en sont effrayés; & j'ôterois d'ici

cet épouvantail, ſi je penſois en Libraire. Mais il n'en eſt rien. Laiſſez donc le Grec partout où j'en ai mis. Si vous vous ſouciez fort peu qu'un Ouvrage ſoit bon, pourvû qu'il ſe liſe ; ce dont je me ſoucie moi, c'eſt de bien faire le mien au hazard d'être un peu moins lû.

Quant à la multitude des objets ſur leſquels je me plais à

voltiger, sçachez & apprenez à ceux qui vous conseillent que ce n'est point un défaut dans une Lettre, où l'on est censé converser librement, & où le dernier mot d'une phrase est une transition suffisante.

Vous pouvez donc m'imprimer, si c'est-là tout ce qui vous arrête. Mais que ce soit sans nom d'Auteur, s'il vous plaît. J'aurai toujours le tems de me faire con-

noître. Je ſçais d'avance à qui l'on n'attribuera pas mon Ouvrage ; & je ſçais bien encore à qui l'on ne manqueroit pas de l'attribuer, s'il y avoit de la ſingularité dans les idées, une certaine imagination, du ſtyle, je ne ſçais quelle hardieſſe de penſer que je ſerois bien fâché d'avoir, un étalage de Mathematiques, de Métaphyſique, d'Italien, d'Anglois, & ſur-

ſur-tout moins de Latin & de Grec, & plus de Muſique.

Veillez, je vous prie, à ce qu'il ne ſe gliſſe point de fautes, dans les Exemples. Il n'en faudroit qu'une pour tout gâter. Vous trouverez dans la planche du dernier Livre de Lucrece, de la belle Edition d'Avercamp, la figure qui me convient. Il faut ſeulement en écarter un enfant qui la

cache à moitié, lui ſup-poſer une bleſſure au-deſſous du ſein, & en faire prendre le trait. M^{r}. de S.... mon ami, s'eſt chargé de revoir les épreuves. Il demeure ruë neuve des .... Je ſuis,

MONSIEUR,

votre &c.

LETTRE

SUR LES SOURDS ET MUETS, à l'uſage de ceux qui entendent & qui parlent.

Où l'on traite de l'Origine des Inverſions ; de l'harmonie du ſtyle ; du ſublime de ſituation ; de quelques avantages de la Langue Françoiſe ſur la plupart des Langues anciennes & modernes, & par occaſion de l'expreſſion particuliere aux beaux Arts.

JE N'AI point eu deſſein, Monſieur, de me faire honneur de vos recherches, &

vous pouvez revendiquer dans cette Lettre tout ce qui vous conviendra. S'il eſt arrivé à mes idées d'être voiſines des vôtres, c'eſt comme au lierre à qui il arrive quelquefois de mêler ſa feuille à celle du chêne. J'aurois pû m'adreſſer à Monſieur l'Abbé de Condillac, ou à Monſieur du Marſais; car ils ont auſſi traité la matiere des inverſions; mais vous vous êtes offert le premier à ma pen-

ſée ; & je me ſuis accommodé de vous, bien perſuadé que le Public ne prendroit point une rencontre heureuſe pour une préference. La ſeule crainte que j'aye, c'eſt celle de vous diſtraire, & de vous ravir des inſtants que vous donnez, ſans doute, à l'étude de la Philoſophie, & que vous lui devez.

Pour bien traiter la matiere des inverſions, je crois qu'il eſt à propos

d'examiner comment les langues ſe ſont formées. Les objets ſenſibles ont les premiers frappé les ſens ; & ceux qui réüniſſoient pluſieurs qualités ſenſibles à la fois ont été les premiers nommés ; ce ſont les differens individus qui compoſent cet Univers. On a enſuite diſtingué les qualités ſenſibles les unes des autres ; on leur a donné des noms ; ce ſont la plus part des adjectifs. Enſin,

abstraction faite de ces qualités sensibles, on a trouvé ou cru trouver quelque chose de commun dans tous ces individus, comme l'impénétrabilité, l'étenduë, la couleur, la figure &c. & l'on a formé les noms métaphysiques & généraux; & presque tous les substantifs. Peu à peu, on s'est accoutumé à croire que ces noms représentoient des Etres réels: on a regardé les qualités sen-

ſibles comme de ſimples accidens; & l'on s'eſt imaginé que l'adjectif étoit réellement ſubordonné au ſubſtantif, quoique le ſubſtantif ne ſoit proprement rien, & que *l'adjectif ſoit tout.* Qu'on vous demande ce que c'eſt qu'un Corps, vous répondrez que c'eſt *une ſubſtance étenduë, impénétrable, figurée, colorée & mobile.* Mais ôtez de cette définition tous les adjectifs, que reſ-

tera-t'il pour cet Etre imaginaire que vous appellez *ſubſtance ?* Si on vouloit ranger dans la même définition les termes, ſuivant l'ordre naturel, on diroit, *colorée, figurée, étenduë, impénétrable, mobile, ſubſtance.* C'eſt dans cet ordre que les differentes qualités des portions de la matiere affecteroient, ce me ſemble, un homme qui verroit un Corps pour la premiere fois.

L'œil ſeroit frappé d'abord de la figure, de la couleur & de l'étenduë; le toucher s'approchant enſuite du Corps, en découvriroit l'impénétrabilité; & la vuë & le toucher s'aſſureroient de la mobilité. Il n'y auroit donc point d'inverſion dans cette définition; & il y en a une dans celle que nous avons donnée d'abord. De là il réſulte, que ſi on veut ſoutenir qu'il n'y a point d'inver-

ſion en françois, ou du moins qu'elle y eſt beaucoup plus rare que dans les langues ſçavantes, on peut le ſoutenir tout au plus dans ce ſens que nos conſtructions ſont pour la plûpart uniformes ; que le ſubſtantif y eſt toujours ou preſque toujours placé avant l'adjectif, & le verbe entre deux. Car, ſi on examine cette queſtion en elle-même, ſçavoir ſi l'adjectif doit être placé devant ou après le

ſubſtantif, on trouvera que nous renverſons ſouvent l'ordre naturel des idées : l'exemple que je viens d'apporter en eſt une preuve.

Je dis *l'ordre naturel* des idées ; car il faut diſtinguer ici *l'ordre naturel* d'avec *l'ordre d'inſtitution*, & pour ainſi dire, *l'ordre ſcientifique* ; celui des vuës de l'eſprit, lorſque la langue fut tout à fait formée.

Les adjectifs repréſen-

tant, pour l'ordinaire les qualités ſenſibles, ſont les premiers dans l'ordre naturel des idées; mais pour un Philoſophe, ou plutôt pour bien des Philoſophes qui ſe ſont accoutumés à regarder les ſubſtantifs abſtraits comme des Etres réels, ces ſubſtantifs marchent les premiers dans l'ordre ſcientifique, étant, ſelon leur façon de parler, le ſupport ou le ſoutien des adjectifs. Ainſi des deux

définitions du Corps qu
nous avons données, l
premiere suit l'ordr
ſcientifique ou d'inſtitu-
tion ; la ſeconde l'ordr
naturel.

De là on pourroit ti-
rer une conſéquence
c'eſt que nous ſommes
peut-être, redevables
la Philoſophie péripaté
ticienne, qui a réaliſ
tous les Etres généraux 8
métaphyſiques, de n'a-
voir preſque plus dan
notre langue de ce qu

nous appellons des inversions dans les langues anciennes. En effet nos Auteurs Gaulois en ont beaucoup plus que nous, & cette philosophie a regné tandis que notre langue se perfectionnoit sous Louis XIII. & sous Louis XIV. Les Anciens qui géneralisoient moins, & qui étudioient plus la nature en détail & par individus, avoient dans leur langue une marche moins monotone, &

peut-être le mot d'inver
ſion eût-il été fort étrang
pour eux. Vous ne m'ob
jecterez point ici, Mon
ſieur, que la Philoſophi
péripatéticienne eſt cell
d'Ariſtote, & par conſe
quent d'une partie de
Anciens; car vous appren
drez, ſans doute à vos di
ciples que notre Péripa
téticiſme étoit bien diffé
rent de celui d'Ariſtote.

Mais il n'eſt peut
être pas néceſſaire de re
monter à la naiſſance d

monde, & à l'origine du langage, pour expliquer comment les inversions se sont introduites & conservées dans les langues. Il suffiroit, je crois, de se transporter en idée chez un Peuple étranger dont on ignoreroit la langue; ou ce qui revient presqu'au même, on pourroit employer un homme qui, s'interdisant l'usage des sons articulés, tâcheroit de s'exprimer par gestes,

Cet homme n'ayant aucune difficulté ſur les queſtions qu'on lui propoſeroit, n'en ſeroit que plus propre aux expériences; & l'on n'en infereroît que plus ſurement de la ſucceſſion de ſes geſtes, quel eſt l'ordre d'idées qui auroit paru le meilleur aux premiers hommes pour ſe communiquer leurs penſées par geſtes, & quel eſt celui dans lequel ils auroient pû inventer les ſignes oratoires.

Aureſte,

Aureſte, j'obſerverois de donner à mon *Muet de convention* tout le tems de compoſer ſa réponſe ; & quant aux queſtions, je ne manquerois pas d'y inſérer les idées dont je ſerois le plus curieux de connoître l'expreſſion par geſte & le ſort dans une pareille langue. Ne ſeroit-ce pas une choſe, ſinon utile, du moins amuſante, que de multiplier les eſſais ſur les mêmes idées ; &

que de propoſer les mê-mes queſtions à pluſieurs perſonnes en même tems. Pour moi, il me ſemble qu'un Philoſophe qui s'exerceroit de cette maniere avec quelques uns de ſes amis, bons eſprits & bons logiciens, ne perdroit pas entierement ſon tems. Quelqu'Ariſtophane en feroit, ſans doute, une ſcene excellente ; mais qu'importe ? on ſe diroit à ſoi-même ce que Zenon diſoit à ſon Pro-

ſelyte εἰ φιλοσοφίας ἐπιθυμεῖς, παρασκευάζου αὐτόθεν, ὡς καταγελασθησόμενος, ὡς &c. Si tu veux être Philoſophe, attens-toi à être tourné en ridicule. La belle maxime, Monſieur, & qu'elle ſeroit bien capable de mettre au deſſus des diſcours des hommes & de toutes conſiderations frivoles, des ames moins courageuſes encore que les nôtres !

Il ne faut pas que vous confondiez l'exercice que

je vous propoſe ici avec la Pantomime ordinaire. Rendre une action, ou rendre un diſcours par des geſtes, ce ſont deux verſions fort differentes. Je ne doute guères qu'il n'y eût des inverſions dans celles de nos muets; que chacun d'eux n'eût ſon ſtyle, & que les inverſions n'y miſſent des differences auſſi marquées que celles qu'on rencontre dans les anciens Auteurs Grecs & Latins.

Mais comme le ſtyle qu'on a eſt toujours celui qu'on juge le meilleur, la converſation qui ſuivroit les experiences ne pourroit qu'être très-philoſophique & très-vive : car tous nos muets de convention ſeroient obligés, quand on leur reſtitueroit l'uſage de la parole, de juſtifier non-ſeulement leur expreſſion, mais encore la préférence qu'ils auroient donnée dans l'ordre de leurs

geſtes, à telle ou telle idée.

Cette réflexion, Monſieur, me conduit à une autre. Elle eſt un peu éloignée de la matiere que je traite ; mais dans une Lettre les écarts ſont permis, ſur-tout lorſqu'ils peuvent conduire à des vuës utiles.

Mon idée ſeroit donc de décompoſer, pour ainſi-dire un homme, & de conſidérer ce qu'il tient de chacun des ſens

qu'il possede. Je me souviens d'avoir été quelquefois occupé de cette espece d'anatomie métaphysique, & je trouvois que de tous les sens l'œil étoit le plus superficiel; l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superstitieux & le plus inconstant, le toucher le plus profond & le plus philosophe. Ce seroit, à mon avis, une societé plaisante, que celle de

cinq perſonnes dont chacune n'auroit qu'un ſens ; il n'y a pas de doute que ces gens là ne ſe traitaſſent tous d'inſenſés , & je vous laiſſe à penſer avec quel fondement. C'eſt là pourtant une image de ce qui arrive à tout moment dans le monde ; on n'a qu'un ſens & l'on juge de tout. Aureſte il y a une obſervation ſinguliere à faire ſur cette ſocieté de cinq perſonnes dont chacune ne joüiroit que d'un

ſens ;

ſens ; c'eſt que par la faculté qu'elles auroient d'abſtraire, elles pourroient toutes être géometres, s'entendre à merveilles, & ne s'entendre qu'en Géométrie. Mais je reviens à nos muets de convention, & aux queſtions dont on leur demanderoit la réponſe.

Si ces queſtions étoient de nature à en permettre plus d'une, il arriveroit preſque néceſſairement qu'un des muets en feroit

une, un autre muet une autre; & que la comparaiſon de leurs diſcours ſeroit, ſinon impoſſible, du moins difficile. Cet inconvenient m'a fait imaginer qu'au lieu de propoſer une queſtion, peut-être vaudroit-il mieux propoſer un diſcours à traduire du François en geſtes. Il ne faudroit pas manquer d'interdire l'ellipſe aux traducteurs. La langue des geſtes n'eſt déja pas trop claire, ſans aug-

menter encore ſon laco-niſme par l'uſage de cette figure. On conçoit aux efforts que font les ſourds & muets de naiſſance pour ſe rendre intelligi-bles, qu'ils expriment tout ce qu'ils peuvent exprimer. Je recomman-derois donc à nos muets de convention de les imi-ter, & de ne former, autant qu'ils le pour-roient, aucune phraſe où le ſujet & l'attribut avec toutes leurs dépen-

dances ne fuſſent énoncés. En un mot, ils ne ſeroient libres que ſur l'ordre qu'ils jugeroient à propos de donner aux idées, ou plutôt aux geſtes qu'ils employeroient pour les repréſenter.

Mais il me vient un ſcrupule. C'eſt que, les penſées s'offrant à notre eſprit, je ne ſçais par quel méchaniſme, à peu près ſous la forme qu'elles auront dans le diſcours, &, pour ainſi

dire, tout habillées; il y auroit à craindre que ce Phénomène particulier ne gênât le geste de nos muets de convention; qu'ils ne succombassent à une tentation qui entraîne presque tous ceux qui écrivent dans une autre langue que la leur, la tentation de modeler l'arrangement de leurs signes sur l'arrangement des signes de la langue qui leur est habituelle, & que, de même

que nos meilleurs latiniſtes modernes, ſans nous en excepter ni l'un ni l'autre, tombent dans des tours François, la conſtruction de nos muets ne fût pas la vraie conſtruction d'un homme qui n'auroit jamais eu aucune notion de langue. Qu'en penſez-vous, Monſieur ? cet inconvénient ſeroit peut-être moins fréquent que je ne l'imagine, ſi nos muets de convention étoient

plus Philoſophes que Rhéteurs ; mais en tout cas, on pourroit s'adreſſer à un ſourd & muet de naiſſance.

Il vous paroîtra ſingulier ſans doute, qu'on vous renvoye à celui que la nature a privé de la faculté d'entendre & de parler, pour en obtenir les véritables notions de la formation du langage. Mais conſidérez, je vous prie, que l'ignorance eſt moins éloignée de la vé-

que nos meilleurs latiniſtes modernes, ſans nous en excepter ni l'un ni l'autre, tombent dans des tours François, la conſtruction de nos muets ne fût pas la vraie conſtruction d'un homme qui n'auroit jamais eu aucune notion de langue. Qu'en penſez-vous, Monſieur? cet inconvénient ſeroit peut-être moins fréquent que je ne l'imagine, ſi nos muets de convention étoient

plus Philoſophes que Rhéteurs; mais en tout cas, on pourroit s'adreſ-ſer à un ſourd & muet de naiſſance.

Il vous paroîtra ſingu-lier ſans doute, qu'on vous renvoye à celui que la nature a privé de la fa-culté d'entendre & de parler, pour en obtenir les véritables notions de la formation du langage. Mais conſidérez, je vous prie, que l'ignorance eſt moins éloignée de la vé-

rité que le préjugé, & qu'un ſourd & muet de naiſſance eſt ſans préjugé ſur la maniere de communiquer la penſée; que les inverſions n'ont point paſſé d'une autre langue dans la ſienne; que s'il en employe, c'eſt la nature ſeule qui les lui ſuggere, & qu'il eſt une image très-approchée de ces hommes fictifs, qui, n'ayant aucun ſigne d'inſtitution, peu de perceptions, preſque point de

mémoire, pourroient paſſer aiſément pour des animaux à deux pieds ou à quatre.

Je peux vous aſſurer, Monſieur, qu'une pareille traduction feroit beaucoup d'honneur, quand elle ne ſeroit gueres meilleure que la plûpart de celles qu'on nous a données depuis quelque tems. Il ne s'agiroit pas ſeulement ici d'avoir bien ſaiſi le ſens & la penſée; il faudroit en-

core que l'ordre des ſignes de la traduction correſpondît fidélement à l'ordres des geſtes de l'original. Cet eſſai demanderoit un Philoſophe qui ſçût interroger ſon auteur, entendre ſa réponſe & la rendre avec exactitude : mais la Philoſophie ne s'acquiert pas en un jour.

Il faut avouer cependant que l'une de ces choſes faciliteroit beaucoup les autres, & que la

queſtion étant donnée avec une expoſition préciſe des geſtes qui compoſeroient la réponſe, on parviendroit à ſubſtituer aux geſtes à peu près leur équivalent en mots ; je dis à peu près, parce qu'il y a des geſtes ſublimes que toute l'éloquence Oratoire ne rendra jamais. Tel eſt celui de Mackbett dans la Tragédie de Shakeſpear. La ſomnambule Mackbett s'avance en ſilence & les

yeux fermés ſur la ſcene ; imitant l'action d'une perſonne qui ſe lave les mains, comme ſi les ſiennes euſſent encore été teintes du ſang de ſon Roi qu'elle avoit égorgé il y avoit plus de vingt ans. Je ne ſçais rien de ſi pathétique en diſcours que le ſilence & le mouvement des mains de cette femme. Quelle image du remors !

La maniere dont une autre femme annonça la

mort à ſon époux incertain de ſon ſort, eſt encore une de ces repréſentations dont l'énergie du langage Oral n'approche pas. Elle ſe tranſporta avec ſon fils entre ſes bras dans un endroit de la Campagne où ſon mari pouvoit l'appercevoir de la Tour où il étoit enfermé ; & après s'être fixé le viſage pendant quelque tems du côté de la Tour ; elle prit une poignée de terre

dances ne fuſſent énoncés. En un mot, ils ne ſeroient libres que ſur l'ordre qu'ils jugeroient à propos de donner aux idées, ou plutôt aux geſtes qu'ils employeroient pour les repréſenter.

Mais il me vient un ſcrupule. C'eſt que, les penſées s'offrant à notre eſprit, je ne ſçais par quel méchaniſme, à peu près ſous la forme qu'elles auront dans le diſcours, &, pour ainſi

dire, tout habillées; il y auroit à craindre que ce Phénomène particulier ne gênât le geſte de nos muets de convention; qu'ils ne ſuccombaſſent à une tentation qui entraîne preſque tous ceux qui écrivent dans une autre langue que la leur, la tentation de modeler l'arrangement de leurs ſignes ſur l'arrangement des ſignes de la langue qui leur eſt habituelle, & que, de même

que nos meilleurs latinistes modernes, sans nous en excepter ni l'un ni l'autre, tombent dans des tours François, la construction de nos muets ne fût pas la vraie construction d'un homme qui n'auroit jamais eu aucune notion de langue. Qu'en pensez-vous, Monsieur? cet inconvénient seroit peut-être moins fréquent que je ne l'imagine, si nos muets de convention étoient

plus Philoſophes que Rhéteurs; mais en tout cas, on pourroit s'adreſ-ſer à un ſourd & muet de naiſſance.

Il vous paroîtra ſingulier ſans doute, qu'on vous renvoye à celui que la nature a privé de la faculté d'entendre & de parler, pour en obtenir les véritables notions de la formation du langage. Mais conſidérez, je vous prie, que l'ignorance eſt moins éloignée de la vé-

connois un dont on pourroit se servir d'autant plus utilement qu'il ne manque pas d'esprit, & qu'il a le geste expressif, comme vous allez voir.

Je jouois un jour aux échecs, & le muet me regardoit jouer: mon adversaire me réduisit dans une position embarrassante; le muet s'en apperçut à merveilles, & croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, & laissa tomber ses bras,

ſignes par leſquels il m'annonçoit qu'il me te-noit pour mat ou mort. Remarquez en paſſant combien la langue des geſtes eſt métaphorique. Je crus d'abord qu'il avoit raiſon ; cependant comme le coup étoit composé, & que je n'a-vois pas épuiſé les com-binaiſons, je ne me preſ-ſai pas de ceder, & je me mis à chercher une reſ-ſource. L'avis du muet étoit toujours qu'il n'y

en avoit point ; ce qu'il disoit très-clairement en secoüant la tête, & en remettant les piéces perduës sur l'échiquier. Son exemple invita les autres spectateurs à parler sur le coup ; on l'examina ; & à force d'essayer de mauvais expédients, on en découvrit un bon. Je ne manquai pas de m'en servir & de faire entendre au muet qu'il s'étoit trompé, & que je sortirois d'embarras malgré son avis. Mais

lui, me montrant du doigt tous les ſpectateurs les uns après les autres, & faiſant en même tems un petit mouvement des lêvres qu'il accompagna d'un grand mouvement de ſes deux bras qui alloient & venoient dans la direction de la porte & des tables, me répondit qu'il y avoit peu de mérite a être ſorti du mauvais pas où j'étois, avec les conſeils du *tiers*, du *quart* & des *paſſants*; ce

que ses gestes signifioient si clairement, que personne ne s'y trompa, & que l'expression populaire, consulter le tiers, le quart & les passants, vint à plusieurs en même tems ; ainsi bonne ou mauvaise, notre muet rencontra cette expression en gestes.

Vous connoissez au moins de réputation une machine singuliere sur laquelle l'inventeur se proposoit d'exécuter des so-

nates de couleurs. J'imaginai que, s'il y avoit un Etre au monde qui dût prendre quelque plaisir à de la musique oculaire & qui pût en juger sans prévention, c'étoit un sourd & muet de naissance. Je conduisis donc le mien rue saint Jacques dans la maison où l'on voyoit la machine aux couleurs. Ah! Monsieur, vous ne devinerez jamais l'impression que cette machine fit sur lui, & moins

encore les pensées qui lui vinrent.

Vous concevez d'abord qu'il n'étoit pas possible de lui rien communiquer sur la nature & les propriétés merveilleuses du Clavecin, que n'ayant aucune idée du son, celles qu'il prenoit de l'instrument oculaire n'étoient assurément pas relatives à la musique, & que la destination de cette machine, lui étoit tout aussi incompréhensible

que

que l'usage que nous faisons des organes de la parole. Que pensoit - il donc; & quel étoit le fondement de l'admiration dans laquelle il tomba à l'aspect des évantails du Pere Castel. Cherchez, Monsieur ; devinez ce qu'il conjectura de cette machine ingenieuse, que peu de gens ont vuë, dont plusieurs ont parlé, & dont l'invention feroit bien de l'honneur à la plûpart de ceux qui

en ont parlé avec dédain : ou plutôt, écoutez. Le voici.

Mon ſourd s'imagina que ce Génie inventeur étoit ſourd & muet auſſi ; que ſon Clavecin lui ſervoit à converſer avec les autres hommes ; que chaque nuance avoit ſur le Clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet ; & qu'à l'aide des touches, & de l'agilité des doigts, il combinoit ces lettres,

en formoit des mots, des phrases, enfin tout un discours en couleurs.

Après cet effort de pénétration, convenez qu'un sourd & muet pouvoit être assez content de lui-même. Mais le mien ne s'en tint pas là. Il crut tout d'un coup qu'il avoit saisi ce que c'étoit que la musique & tous les instrumens de musique. Il crut que la musique étoit une façon particuliere de communiquer la pensée,

qu'elle répandit en croix ſur le corps de ſon fils qu'elle avoit étendu à ſes pieds. Son mari comprit le ſigne & ſe laiſſa mourir de faim. On oublie la penſée la plus ſublime ; mais ces traits ne s'effacent point. Que de réflexions ne pourrois-je pas faire ici, Monſieur, ſur le ſublime de ſituation, ſi elles ne me jettoient pas trop hors de mon ſujet !

On a fort admiré &

avec juſtice un grand nombre de beaux vers dans la magnifique ſcene d'Heraclius où Phocas ignore lequel des deux Princes eſt ſon fils. Pour moi, l'endroit de cette ſcene que je préfere à tout le reſte eſt celui où le Tyran ſe tourne ſucceſſivement vers les deux Princes en les appellant du nom de ſon fils, & où les deux Princes reſtent froids & immobiles.

Martian ! à ce mot aucun ne veut répondre.

Voilà ce que le papier ne peut jamais rendre ; voilà où le geſte triomphe du diſcours !

Epaminondas à la bataille de Mantinée eſt percé d'un trait mortel ; les Médecins déclarent qu'il expirera dès qu'on arrachera le trait de ſon corps; il demande où eſt ſon bouclier, c'étoit un deshonneur de le perdre dans le combat : on le lui apporte, il arrache le trait lui-même.

Dans

Dams la ſublime ſcene qui termine la Tragédie de Rodogune, le moment le plus theâtral eſt, ſans contredit, celui où Anthiocus porte la Coupe à ſes lêvres, & où Timagene entre ſur la ſcene en criant, *ah! Seigneur?* quelle foule d'idées & de ſentimens ce geſte & ce mot ne font-ils pas éprouver à la fois! mais je m'écarte toujours. Je reviens donc au ſourd & muet de naiſſance. J'en

connois un dont on pourroit ſe ſervir d'autant plus utilement qu'il ne manque pas d'eſprit, & qu'il a le geſte expreſſif, comme vous allez voir.

Je jouois un jour aux échecs, & le muet me regardoit jouer: mon adverſaire me réduiſit dans une poſition embarraſſante; le muet s'en apperçut à merveilles, & croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, & laiſſa tomber ſes bras,

ſignes par leſquels il m'annonçoit qu'il me tenoit pour mat ou mort. Remarquez en paſſant combien la langue des geſtes eſt métaphorique. Je crus d'abord qu'il avoit raiſon ; cependant comme le coup étoit composé, & que je n'avois pas épuiſé les combinaiſons, je ne me preſſai pas de ceder, & je me mis à chercher une reſſource. L'avis du muet étoit toujours qu'il n'y

D 2

en avoit point ; ce qu'il disoit très-clairement en secoüant la tête, & en remettant les piéces perduës sur l'échiquier. Son exemple invita les autres spectateurs à parler sur le coup; on l'examina ; & à force d'essayer de mauvais expédients, on en découvrit un bon. Je ne manquai pas de m'en servir & de faire entendre au muet qu'il s'étoit trompé, & que je sortirois d'embarras malgré son avis. Mais

lui, me montrant du doigt tous les ſpectateurs les uns après les autres, & faiſant en même tems un petit mouvement des lêvres qu'il accompagna d'un grand mouvement de ſes deux bras qui alloient & venoient dans la direction de la porte & des tables, me répondit qu'il y avoit peu de mérite a être ſorti du mauvais pas où j'étois, avec les conſeils du *tiers*, du *quart* & des *paſſants*; ce

que ses gestes signifioient si clairement, que personne ne s'y trompa, & que l'expression populaire, consulter le tiers, le quart & les passants, vint à plusieurs en même tems; ainsi bonne ou mauvaise, notre muet rencontra cette expression en gestes.

Vous connoissez au moins de réputation une machine singuliere sur laquelle l'inventeur se proposoit d'exécuter des so-

nates de couleurs. J'imaginai que, s'il y avoit un Etre au monde qui dût prendre quelque plaisir à de la musique oculaire & qui pût en juger sans prévention, c'étoit un sourd & muet de naissance. Je conduisis donc le mien rue saint Jacques dans la maison où l'on voyoit la machine aux couleurs. Ah ! Monsieur, vous ne devinerez jamais l'impression que cette machine fit sur lui, & moins

encore les pensées qui lui vinrent.

Vous concevez d'abord qu'il n'étoit pas possible de lui rien communiquer sur la nature & les propriétés merveilleuses du Clavecin, que n'ayant aucune idée du son, celles qu'il prenoit de l'instrument oculaire n'étoient assurément pas relatives à la musique, & que la destination de cette machine, lui étoit tout aussi incompréhensible que

que l'uſage que nous faiſons des organes de la parole. Que penſoit-il donc; & quel étoit le fondement de l'admiration dans laquelle il tomba à l'aſpect des évantails du Pere Caſtel. Cherchez, Monſieur; devinez ce qu'il conjectura de cette machine ingenieuſe, que peu de gens ont vuë, dont pluſieurs ont parlé, & dont l'invention feroit bien de l'honneur à la plûpart de ceux qui

en ont parlé avec dédain : ou plutôt, écoutez. Le voici.

Mon ſourd s'imagina que ce Génie inventeur étoit ſourd & muet auſſi ; que ſon Clavecin lui ſervoit à converſer avec les autres hommes ; que chaque nuance avoit ſur le Clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet ; & qu'à l'aide des touches, & de l'agilité des doigts, il combinoit ces lettres,

en formoit des mots, des phraſes, enfin tout un diſcours en couleurs.

Après cet effort de pénétration, convenez qu'un ſourd & muet pouvoit être aſſez content de lui-même. Mais le mien ne s'en tint pas là. Il crut tout d'un coup qu'il avoit ſaiſi ce que c'étoit que la muſique & tous les inſtrumens de muſique. Il crut que la muſique étoit une façon particuliere de communiquer la penſée,

& que les inſtrumens, les vielles, les violons, les trompettes étoient entre nos mains d'autres organes de la parole. C'étoit bien là, direz-vous, le ſyſtême d'un homme qui n'avoit jamais entendu ni inſtrument ni muſique. Mais conſidérez, je vous prie, que ce ſyſtême qui eſt évidemment faux pour vous, eſt preſque démontré pour un ſourd & muet. Lorſque ce ſourd ſe rappelle l'attention que

nous donnons à la musi-
que, & à ceux qui jouent
d'un instrument ; les sig-
nes de joie ou de tristesse
qui se peignent sur nos
visages & dans nos gestes,
quand nous sommes frap-
pés d'une belle harmo-
nie ; & qu'il compare ces
effets avec ceux du dis-
cours & des autres ob-
jets extérieurs, comment
peut-il imaginer qu'il
n'y a pas de bon sens dans
les sons, quelque chose
que ce puisse être, & que

ſont bien conſtruites.

Je ſuis à table avec un ſourd & muet de naiſſance. Il veut commander à ſon laquais de me verſer à boire. Il avertit d'abord ſon laquais. Il me regarde enſuite. Puis il imite du bras & de la main droite les mouvemens d'un homme qui verſe à boire. Il eſt preſqu'indifférent dans cette phraſe lequel des deux derniers ſignes ſuive ou précede l'autre. Le muet peut,

après avoir averti le laquais, ou placer le ſigne qui déſigne la choſe ordonnée ; ou celui qui dénote la perſonne à qui le meſſage s'adreſſe ; mais le lieu du premier geſte eſt fixé. Il n'y a qu'un muet ſans logique qui puiſſe le déplacer. Cette tranſpoſition ſeroit preſqu'auſſi ridicule que l'inadvertance d'un homme qui parleroit ſans qu'on ſçût bien à qui ſon diſcours s'adreſſe. Quant à l'arrange-

ment des deux autres gestes, c'est peut-être moins une affaire de justesse que de goût, de fantaisie, de convenance, d'harmonie, d'agrément & de style. En général, plus une phrase renfermera d'idées & plus il y aura d'arrangemens possibles de gestes ou d'autres signes : plus il y aura de danger de tomber dans des contresens, dans des Amphibologies, & dans les autres vices

de conſtruction. Je ne ſçai ſi l'on peut juger ſainement des ſentimens & des mœurs d'un homme par ſes Ecrits ; mais je crois qu'on ne riſqueroit pas à ſe tromper ſur la juſteſſe de ſon eſprit, ſi l'on en jugeoit par ſon ſtyle ou plutôt par ſa conſtruction. Je puis du moins vous aſſurer que je ne m'y ſuis jamais trompé. J'ai vû que tout homme dont on ne pouvoit corriger les phraſes

qu'en les refaisant tout à fait, étoit un homme dont on n'auroit pû réformer la tête qu'en lui en donnant une autre.

Mais entre tant d'arrangemens possibles, comment lorsqu'une langue est morte, distinguer les constructions que l'usage autorisoit? la simplicité & l'uniformité des nôtres m'enhardissent à dire que, si jamais la langue Françoise meurt, on aura plus de facilité à l'écrire

& à la parler correctement que les langues Grecques ou Latines. Combien d'inverſions n'employons-nous pas aujourd'hui en Latin & en Grec, que l'uſage du tems de Ciceron & de Démoſthene, ou l'oreille ſévere de ces Orateurs proſcriroit.

Mais, me dira-t'on, n'avons-nous pas dans notre langue des Adjectifs qui ne ſe placent qu'avant le Subſtantif;

n'en avons-nous pas d'autres qui ne se placent jamais qu'après. Comment nos neveux s'instruiront-ils de ces finesses ? La lecture des bons Auteurs n'y suffit pas. J'en conviens avec vous, & j'avoue que si la langue Françoise meurt, les Sçavans à venir qui feront assez de cas de nos Auteurs pour l'apprendre & pour s'en servir, ne manqueront pas d'écrire indistinctement *blanc Bon-*

nët ou Bonnet blanc ; méchant Auteur ou Auteür méchant , homme gālant ou galant homme , & une infinité d'autres qui donneroient à leurs Ouvrages un air tout à fait ridicule , si nous ressuscitions pour les lire ; mais qui n'empêcheront pas leurs contemporains ignorans de s'écrier à la lecture de quelque Piece Françoise, *Racine n'a pas écrit plus correctement ; c'est*

Despreaux tout pur ; Bossuet n'auroit pas mieux dit : cette Prose a le nombre, la force, l'élégance, la facilité de celle de Voltaire. Mais si un petit nombre de cas embarrassans font dire tant de sottises à ceux qui viendront après nous; que devons-nous penser aujourd'hui de nos Ecrits en Grec & en Latin, & des applaudissemens qu'ils obtiennent.

On éprouve, en s'en-

tretenant avec un ſourd & un muet de naiſſance une difficulté preſque inſurmontable à lui déſigner les parties indéterminées de la quantité ſoit en nombre ſoit en étendue, ſoit en durée, & à lui tranſmettre toute abſtraction en général. On n'eſt jamais ſûr de lui avoir fait entendre la différence des tems *je fis*, *j'ai fait*, *je faiſois*, *j'aurois fait*. Il en eſt de même des propoſitions condi-

tionnelles. Donc si j'avois raison de dire qu'à l'origine du langage, les hommes ont commencé par donner des noms aux principaux objets des sens, *aux fruits, à l'eau, aux arbres, aux animaux, aux serpens, &c. Aux passions, aux lieux, aux personnes, &c. Aux qualités, aux quantités, aux tems, &c.* Je peux encore ajouter que les signes des *tems* ou des portions de la durée ont

été les derniers inventés. J'ai pensé que pendant des siécles entiers, les hommes n'ont eu d'autres tems que le présent de l'indicatif ou de l'infinitif que les circonstances déterminoient à être tantôt un futur, tantôt un parfait.

Je me suis crû autorisé dans cette conjecture par l'état présent de la *langue franque*. Cette langue est celle que parlent les diverses nations chrétien-

nes qui commercent en Turquie & dans les échelles du Levant. Je la crois telle aujourd'hui qu'elle a toujours été, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se perfectionne jamais. La base en est un Italien corrompu. Ses verbes n'ont pour tout tems que le présent de l'infinitif dont les autres termes de la phrase ou les conjonctures modifient la signification : ainsi *je t'aime*, *je t'aimois*, *je t'ai-*

merai, c'eſt en langue franque *mi amarti. Tous ont chanté, que chacun chante, tous chanteront, tutti cantara. Je veux, je voulois, j'ai voulu, je voudrois t'épouſer, mi voleri ſpoſarti.*

J'ai penſé que les inverſions s'étoient introduites & conſervées dans le langage, parce que les ſignes oratoires avoient été inſtitués ſelon l'ordre des geſtes, & qu'il étoit naturel qu'ils gardaſſent

dans la phraſe le rang que le droit d'aîneſſe leur avoit aſſigné. J'ai penſé que par la même raiſon, l'abus des tems des verbes ayant dû ſubſiſter, même après la formation complette des conjuguaiſons, les uns s'étoient abſolumens paſſés de certains tems, comme les Hébreux qui n'ont ni préſent ni imparfait, & qui diſent fort bien *Credidi propter quod locutus ſum*, au lieu de *Credo &*

ideò loquor ; j'ai crû & c'est par cette raison que j'ai parlé, ou *je crois & c'est par cette raison que je parle.* Et que les autres avoient fait un double emploi du même tems, comme les Grecs chez qui les Aoristes s'interprêtent tantôt au présent, tantôt au passé. Entre une infinité d'exemples, je me contenterai de vous en citer un seul qui vous est peut-être moins connu que les au-

tres. Epictete dit θέλουσι καὶ αὐτοὶ φιλοσοφεῖν. ἄνθρωπε, πρῶτον ἐπίσκεψαι ὁποῖόν ἐστι τὸ πρᾶγμα. εἶτα καὶ τὴν σεαυτοῦ φύσιν κατάμαθε, εἰ δύνασαι βαστάσαι. πένταθλος εἶναι βούλει, ἢ παλαιστής; ἴδε σεαυτοῦ τοὺς βραχίονας, τοὺς μηροὺς, τὴν ὀσφὺν κατάμαθε.

Epicteti Enchiridion, page 42.

Ce qui ſignifie proprement « ces gens veulent » auſſi être philoſophes. » Homme aye, d'abord » appris ce que c'eſt que

» la chose que tu veux
» être. Aye étudié tes
» forces & le fardeau.
» Aye vû, si tu peux l'a-
» voir porté. Aye considé-
» ré tes bras & tes cuisses.
» Aye éprouvé tes reins,
» si tu veux être Quin-
» quertion ou Luteur. »
» Mais ce qui se rend
beaucoup mieux en don-
nant aux Aoristes pre-
miers ἐπίσκεψαι, βαστάσαι
& aux Aoristes seconds
κατάμαθε, ἴδε, la valeur
du présent. » Ces gens

» veulent aussi être philo-
» sophes. Homme, ap-
» prends d'abord ce que
» c'est que la chose. Con-
» nois tes forces & le far-
» deau que tu veux por-
» ter. Considere tes bras
» & tes cuisses. Eprouve
» tes reins, si tu prétends
» être Quinquertion ou
» Luteur. » Vous n'ig-
norez pas que ces Quin-
quertions étoient des
gens qui avoient la va-
nité de se signaler dans
tous les exercices de la
Gymnastique.

Je regarde ces bizarreries des *tems* comme des reſtes de l'imperfection originelle des langues, des traces de leur enfance, contre leſquelles le bon ſens qui ne permet pas à la même expreſſion de rendre des idées différentes eût vainement réclamé ſes droits dans la ſuite. Le pli étoit pris ; & l'uſage auroit fait taire le bon ſens. Mais il n'y a peut-être par un ſeul écrivain grec ou latin qui ſe ſoit

apperçu de ce défaut. Je dis plus. Pas un peut-être qui n'ait imaginé que ſon diſcours ou l'ordre d'inſti-tution de ſes ſignes ſui-voit exactement celui des vuës de ſon eſprit. Cepen-dant il eſt évident qu'il n'en étoit rien. Quand Ciceron commence l'O-raiſon pour Marcellus par *Diuturni ſilentii , Pa-tres Conſcripti ; quo eram his temporibus uſus , &c.* On voit qu'il avoit eu dans l'eſprit , anté-

antérieurement à ſon long ſilence, une idée qui devoit ſuivre, qui commandoit la terminaiſon de ſon long ſilence & qui le contraignoit à dire *Diuturni ſilentii*, & non pas *Diuturnum ſilentium*.

Ce que je viens de dire de l'inverſion du Commencement de l'Oraiſon pour Marcellus, eſt applicable à toute autre inverſion. En général, dans une période grecque ou

latine, quelque longue qu'elle ſoit, on s'apperçoit dès le commencement que l'auteur ayant eu une raiſon d'employer telle ou telle terminaiſon, plutôt que toute autre, il n'y avoit point dans ſes idées l'inverſion qui regne dans ſes termes. En effet dans la période précedente, qu'eſt-ce qui déterminoit Ciceron à écrire *Diuturni ſilentii* au génitif, *quo* à l'ablatif; *eram* à l'imparfait;

& ainſi du reſte ; qu'un ordre d'idées préexiſtant dans ſon eſprit, tout contraire à celui des expreſſions ; ordre auquel il ſe conformoit ſans s'en appercevoir, ſubjugué par la longue habitude de tranſpoſer. Et pourquoi Ciceron n'auroit-il pas tranſpoſé ſans s'en appercevoir, puiſque la choſe nous arrive à nous-mêmes, à nous qui croyons avoir formé notre langue ſur la ſuite naturelle des

idées. J'ai donc eu raiſon de diſtinguer l'ordre naturel des idées & des ſignes, de l'ordre ſcientifique & d'inſtitution.

Vous avez pourtant crû, Monſieur, devoir ſoutenir que dans la période de Ciceron dont il s'agit entre nous, il n'y avoit point d'inverſion, & je ne diſconviens pas qu'à certains égards, vous ne puiſſiez avoir raiſon : mais il faut pour s'en convaincre, faire deux ré-

flexions qui, ce me ſemble, vous ont échappé. La premiere, c'eſt que l'inverſion proprement dite, ou l'ordre d'inſtitution, l'ordre ſcientifique & grammatical n'étant autre choſe qu'un ordre dans les mots contraire à celui des idées, ce qui ſera inverſion pour l'un, ſouvent ne le ſera pas pour l'autre. Car dans une ſuite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde ſoit également affecté

par la même. Par exemple, ſi de ces deux idées contenuës dans la phraſe *ſerpentem fuge*, je vous demande quelle eſt la principale, vous me direz vous que c'eſt le ſerpent; mais un autre prétendra que c'eſt la fuite, & vous aurez tous deux raiſon. L'homme peureux ne ſonge qu'au ſerpent; mais celui qui craint moins le ſerpent que ma perte, ne ſonge qu'à ma fuite. L'un s'effraye &

l'autre m'avertit. La seconde chose que j'ai à remarquer, c'est que dans une suite d'idées que nous avons à offrir aux autres ; toutes les fois que l'idée principale qui doit les affecter n'est pas la même que celle qui nous affecte, eu égard à la disposition differente où nous sommes nous & nos Auditeurs, c'est cette idée qu'il faut d'abord leur présenter ; & l'inversion dans ce cas n'est propre-

ment qu'Oratoire : appliquons ces réflexions à la premiere période de l'Oraiſon *pro Marcello.* Je me figure Ciceron montant à la Tribune aux harangues, & je vois que la premiere choſe qui a dû frapper ſes Auditeurs, c'eſt qu'il a été long-tems ſans y monter : ainſi *Diuturni ſilentii* le long ſilence qu'il a gardé, eſt la premiere idée qu'il doit leur préſenter, quoique l'idée principale pour lui ne

ne ſoit pas celle-là, mais *hodiernus dies finem attulit*; car ce qui frappe le plus un Orateur qui monte en Chaire, c'eſt qu'il va parler & non qu'il a gardé long-tems le ſilence. Je remarque encore une autre fineſſe dans le Génitif *Diuturni ſilentii*; les Auditeurs ne pouvoient penſer au long ſilence de Ciceron, ſans chercher en même tems la cauſe, & de ce ſilence & de ce qui le détermi-

noit à le rompre. Or le Génitif étant un cas ſuſpenſif, leur fait naturellement attendre toutes ces idées que l'Orateur ne pouvoit leur préſenter à la fois.

Voilà, Monſieur, pluſieurs obſervations, ce me ſemble, ſur le paſſage dont nous parlons, & que vous auriez pû faire. Je ſuis perſuadé que Ciceron auroit arrangé tout autrement cette Période, ſi au lieu de parler à Ro-

me, il eût été tout-à-coup transſporté en Affrique, & qu'il eût eu à plaider à Carthage. Vous voyez donc par là, Monſieur, que ce qui n'étoit pas une inverſion pour les Auditeurs de Ciceron, pouvoit, devoit même en être une pour lui.

Mais allons plus loin; je ſoutiens que quand une phraſe ne renferme qu'un très-petit nombre d'idées, il eſt fort-difficile de déterminer quel eſt l'ordre

naturel que ces idées doivent avoir par rapport à celui qui parle. Car ſi elles ne ſe préſentent pas toutes à la fois ; leur ſucceſſion eſt au moins ſi rapide, qu'il eſt ſouvent impoſſible de démêler celle qui nous frappe la premiere. Qui ſçait même ſi l'eſprit ne peut pas en avoir un certain nombre exactement dans le même inſtant? Vous allez peut-être, Monſieur, crier au Paradoxe. Mais

veuillez auparavant examiner avec moi comment l'article *hic*, *ille*, *le* s'eſt introduit dans la Langue Latine & dans la nôtre. Cette diſcuſſion ne ſera ni longue ni difficile, & pourra vous rapprocher d'un ſentiment qui vous révolte.

Tranſportez-vous d'abord au tems où les adjectifs & les ſubſtantifs Latins qui déſignent les qualités ſenſibles des Etres & les differens in-

dividus de la nature ; étoient presque tous inventés ; mais où l'on n'avoit point encore d'expression pour ces vues fines & déliées de l'esprit dont la Philosophie a même aujourd'hui tant de peine à marquer les differences. Supposez ensuite deux hommes pressés de la faim ; mais dont l'un n'ait point d'aliment en vue, & dont l'autre soit au pied d'un arbre si élevé qu'il n'en puisse atteindre

le fruit. Si la ſenſation fait parler ces deux hommes, le premier dira *j'ai faim, je mangerois volontiers*, & le ſecond, *le beau fruit ! j'ai faim, je mangerois volontiers*. Mais il eſt évident que celui-là a rendu préciſément par ſon diſcours tout ce qui s'eſt paſſé dans ſon ame ; qu'au contraire il manque quelque choſe dans la phraſe de celui-ci, & qu'une des vues de ſon eſprit y doit être

ſous entendue. L'expreſ-ſion *je mangerois volontiers*, quand on n'a rien à ſa portée, s'étend en général à tout ce qui peut appaiſer la faim ; mais la même expreſſion ſe reſtraint, & ne s'entend plus que d'un beau fruit, quand ce fruit eſt préſent. Ainſi, quoique ces deux hommes aient dit, *j'ai faim, je mangerois volontiers* ; il y avoit dans l'eſprit de celui qui s'eſt écrié, *le beau fruit!*

un retour vers ce fruit ; & l'on ne peut douter que ſi l'article *le* eût été inventé, il n'eût dit *le beau fruit ! j'ai faim. Je mangerois volontiers icelui*, ou *icelui je mangerois volontiers*. L'article *le* ou *icelui* n'eſt dans cette occaſion & dans toutes les ſemblables qu'un ſigne employé pour déſigner le retour de l'ame ſur un objet qui l'avoit antérieurement occupée ; & l'invention de ce ſigne

eſt, ce me ſemble, une preuve de la marche didactique de l'eſprit.

N'allez pas me faire des difficultés ſur le lieu que ce ſigne occuperoit dans la phraſe, en ſuivant l'ordre naturel des vues de l'eſprit. Car quoique tous ces jugemens, *le beau fruit ! j'ai faim, je mangerois volontiers icelui* ſoient rendus chacun par deux ou trois expreſſions, ils ne ſuppoſent tous qu'une ſeule

vuë de l'ame ; celui du milieu *j'ai faim* se rend en latin par le seul mot *Esurio*. Le fruit & la qualité s'apperçoivent en même tems ; & quand un latin disoit *Esurio* , il croyoit ne rendre qu'une seule idée. *Je mangerois volontiers icelui* ne sont que des modes d'une seule sensation. *Je* marque la personne qui l'éprouve ; *mangerois*, le desir & la nature de la sensation éprouvée ; *volontiers* son

intenſité ou ſa force ; *ice-lui* la préſence de l'objet deſiré ; mais la ſenſation n'a point dans l'ame ce developpement ſucceſſif du diſcours ; & ſi elle pouvoit commander à vingt bouches ; chaque bouche diſant ſon mot, toutes les idées précédentes ſeroient rendues à la fois ; c'eſt ce qu'elle exécuteroit à merveilles ſur un Clavecin oculaire, ſi le ſyſtême de mon muet étoit inſtitué, & que

chaque couleur fût l'élément d'un mot. Aucune Langue n'approcheroit de la rapidité de celle-ci. Mais au défaut de plusieurs bouches ; voici ce qu'on a fait, on a attaché plusieurs idées à une seule expression. Si ces expressions énergiques étoient plus fréquentes ; au lieu que la langue se traîne sans cesse après l'esprit ; la quantité d'idées rendues à la fois, pourroit être telle, que la lan-

gue allant plus vîte que l'eſprit, il ſeroit forcé de courir après elle. Que deviendroit alors l'inverſion qui ſuppoſe décompoſition des mouvemens ſimultanés de l'ame & multitude d'expreſſions. Quoique nous n'ayons gueres de ces termes qui équivalent à un long diſcours; ne ſuffit-il pas que nous en ayons quelques-uns; que le Grec & le Latin en fourmillent & qu'ils ſoient employés &

compris ſur le champ ; pour vous convaincre que l'ame éprouve une foule de perceptions, ſi non à la fois, du moins avec une rapidité ſi tumultueuſe qu'il n'eſt gueres poſſible d'en découvrir la loi.

Si j'avois affaire à quelqu'un qui n'eût pas encore la facilité de ſaiſir des idées abſtraites ; je lui mettrois ce ſyſtême de l'entendement humain en relief, & je lui dirois : Monſieur, conſidérez

l'homme automate comme une horloge ambulante : que le cœur en représente le grand ressort ; & que les parties contenues dans la poitrine soient les autres pieces principales du mouvement. Imaginez dans la tête un timbre garni de petits marteaux d'où partent une multitude infinie de fils qui se terminent à tous les points de la boëte. Elevez sur ce timbre une de ces petites figures

gures dont nous ornons le haut de nos pendules ; qu'elle ait l'oreille panchée, comme un musicien qui écouteroit si son inſtrument eſt bien accordé. Cette petite figure ſera *l'ame*. Si pluſieurs des petits cordons ſont tirés dans le même inſtant, le timbre ſera frappé de pluſieurs coups, & la petite figure entendra pluſieurs ſons à la fois. Suppoſez qu'entre ces cordons, il y en ait

certains qui ſoient toujours tirés ; comme nous ne nous ſommes aſſurés du bruit qui ſe fait le jour à Paris que par le ſilence de la nuit, il y aura en nous des ſenſations qui nous échapperont ſouvent par leur continuité. Telle ſera celle de notre exiſtence. L'ame ne s'en apperçoit que par un retour ſur elle-même, ſurtout dans l'état de ſanté. Quand on ſe porte bien, aucune partie du corps

ne nous inſtruit de ſon existence ; ſi quelqu'une nous en avertit par la douleur, c'eſt à coup ſûr que nous nous portons mal ; ſi c'eſt par le plaiſir, il n'eſt pas toujours certain que nous nous portions mieux.

Il ne tiendroit qu'à moi de ſuivre ma comparaiſon plus loin, & d'ajoûter que les ſons rendus par le timbre ne s'éteignent pas ſur le champ; qu'ils ont de la durée ;

qu'ils forment des accords avec ceux qui les ſuivent ; que la petite figure attentive les compare & les juge conſonants ou diſſonants ; que la mémoire actuelle, celle dont nous avons beſoin pour juger & pour diſcourir, conſiſte dans la réſonance du timbre ; le jugement dans la formation des accords, & le diſcours dans leur ſucceſſion ; que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit de certains cer-

veaux, qu'ils ſont mal tim-brés. Et cette loi de liai-ſon ſi néceſſaire dans les longues phraſes harmoni-ques ; cette loi qui de-mande qu'il y ait entre un accord & celui qui le ſuit, au moins un ſon commun, reſteroit-elle donc ici ſans application ? Ce ſon commun, à vo-tre avis, ne reſſemble-t-il pas beaucoup au moyen terme du ſyllogiſme. Et que ſera-ce que cette ana-logie qu'on remarque en-

tre certaines ames, qu'un jeu de la nature qui s'eſt amuſée à mettre deux timbres l'un à la quinte & l'autre à la tierce d'un troiſiéme. Avec la fécondité de ma comparaiſon & la folie de Pythagore, je vous démontrerois la ſageſſe de cette loi des Scythes, qui ordonnoit d'avoir un ami, qui en permettoit deux & qui en défendoit trois. Parmi les Scythes, vous dirois-je, une tête étoit mal

timbrée, si le son principal qu'elle rendoit n'avoit dans la societé aucun harmonique; trois amis formoient l'accord parfait; un quatriéme ami surajouté, ou n'eût été que la replique de l'un des trois autres, ou bien il eût rendu l'accord dissonant.

Mais je laisse ce langage figuré que j'employerois tout au-plus pour récréer & fixer l'esprit volage d'un enfant, & je reviens au ton de la Philosophie

à qui il faut des raisons & non des comparaisons.

En examinant les discours que la sensation de la faim ou de la soif faisoient tenir en différentes circonstances, on eut souvent occasion de s'appercevoir que les mêmes expressions s'employoient pour rendre des vues de l'esprit qui n'étoient pas les mêmes; & l'on inventa les signes *vous*, *lui*, *moi*, *le* & une infinité d'autres qui parti-

particularisent. L'état de l'ame dans un instant indivisible fut représenté par une foule de termes que la précision du langage exigea, & qui distribuerent une impression totale en parties : & parce que ces termes se prononçoient successivement, & ne s'entendoient qu'à mesure qu'ils se prononçoient, on fut porté à croire que les affections de l'ame qu'ils représentoient avoient la même succes-

ſion. Mais il n'en eſt rien. Autre choſe eſt l'état de notre ame ; autre choſe le compte que nous en rendons ſoit à nous même, ſoit aux autres : autre choſe la ſenſation totale & inſtantanée de cet état ; autre choſe l'attention ſucceſſive & détaillée que nous ſommes forcés d'y donner pour l'analiſer, la manifeſter & nous faire entendre. Notre ame eſt un tableau mouvant d'après lequel nous

peignons ſans ceſſe : nous employons bien du tems à le rendre avec fidélité ; mais il éxiſte en entier & tout à la fois : l'eſprit ne va pas à pas comptés comme l'expreſſion. Le pinceau n'exécute qu'à la longue ce que l'œil du Peintre embraſſe tout d'un coup. La formation des langues exigeoit la décompoſition ; mais *voir* un objet, le *juger* beau, *éprouver* une ſenſation agréable, *déſi-*

rer la poſſeſſion, c'eſt l'état de l'ame dans un même inſtant ; & ce que le grec & le latin rendent par un ſeul mot. Ce mot prononcé, tout eſt dit, tout eſt entendu. Ah ! Monſieur, combien notre entendement eſt modifié par les ſignes ; & que la diction la plus vive eſt encore une froide copie de ce qui s'y paſſe :

Les Ronces dégouttantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.

Voilà une des Peintures les plus ressemblantes que nous ayons. Cependant qu'elle est encore loin de ce que j'imagine!

Je vous exhorte, Monsieur, à peser ces choses; si vous voulez sentir combien la question des inversions est compliquée. Pour moi qui m'occupe plutôt à former des nuages qu'à les dissiper, & à suspendre les jugemens qu'à juger, je vais vous démontrer encore

que si le Paradoxe que je viens d'avancer n'est pas vrai, si nous n'avons pas plusieurs perceptions à la fois; il est impossible de raisonner & de discourir. Car discourir ou raisonner c'est comparer deux ou plusieurs idées. Or comment comparer des idées qui ne sont pas présentes à l'esprit dans le même tems? Vous ne pouvez me nier que nous n'ayons à la fois plusieurs sensations;

comme celles de la couleur d'un corps & de sa figure ; or je ne vois pas quel privilege les sensations auroient sur les idées abstraites & intellectuelles. Mais la mémoire, à votre avis, ne suppose-t'elle pas dans un jugement deux idées à la fois présentes à l'esprit ? l'idée qu'on a actuellement, & le souvenir de celle qu'on a eue ? Pour moi, je pense que c'est par cette raison que

le jugement & la grande mémoire vont ſi rarement enſemble. Une grande mémoire ſuppoſe une grande facilité d'avoir à la fois ou rapidement pluſieurs idées différentes ; & cette facilité nuit à la comparaiſon tranquille d'un petit nombre d'idées que l'eſprit doit, pour ainſi dire, enviſager fixement. Une tête meublée d'un grand nombre de choſes diſparates, eſt aſſez ſem-

blable à une Bibliotheque de volumes dépareillés. C'eſt une de ces compilations germaniques, hériſſées ſans raiſon & ſans goût, d'Hébreu, d'Arabe, de Grec, & de Latin, qui ſont déja fort groſſes, qui groſſiſſent encore, qui groſſiront toujours, & qui n'en ſeront que plus mauvaiſes. C'eſt un de ces magaſins remplis d'analyſes & de jugemens d'Ouvrages que l'Ana-

liſte n'a point entendus ; magaſins de marchandiſes mêlées, dont il n'y a proprement que le Bordereau qui lui appartienne : c'eſt un Commentaire où l'on rencontre ſouvent ce qu'on ne cherche point ; rarement ce qu'on cherche, & preſque toujours les choſes dont on a beſoin, égarées dans la foule des inutiles.

Une conſéquence de

ce qui précéde, c'eſt qu'il n'y a point & que peut-être même, il ne peut y avoir d'inverſion dans l'eſprit, ſur-tout ſi l'objet de la contemplation eſt abſtrait & métaphyſique ; & que quoique le Grec diſe νικῆσαι ὀλύμπια θέλεις, κ᾽ἀγὼ νὴ τοὺς θεοὺς ; κομψὸν γὰρ ἐστιν, & le Latin *honores plurimùm valent apud prudentes, ſi ſibi collatos intelligant ;* la ſyntaxe Françoiſe, & l'entendement

gêné par la syntaxe grecque ou latine, disent sans inversion, » *Vous voudriez bien être* » *de l'Academie Fran-* » *çoise ? & moi aussi ;* » *car c'est un honneur ;* » *& le sage peut faire cas* » *d'un honneur qu'il sent* » *qu'il mérite.* » Je ne voudrois donc pas avancer généralement & sans distinction que les Latins ne renversent point, & que c'est nous qui renversons. Je dirois seule-

ment qu'au lieu de comparer notre phraſe à l'ordre didactique des idées, ſi on la compare à l'ordre d'invention des mots, au langage des geſtes auquel le langage Oratoire a été ſubſtitué par dégrez, il paroît que nous renverſons, & que de tous les peuples de la terre, il n'y en a point qui ait autant d'inverſions que nous. Mais que ſi l'on compare notre conſtruction à celle

des vuës de l'eſprit aſſujetti par la ſyntaxe grecque ou latine, comme il eſt naturel de faire, il n'eſt guéres poſſible d'avoir moins d'inverſions que nous n'en avons. Nous diſons les choſes en François, comme l'eſprit eſt forcé de les conſidérer, en quelque langue qu'on écrive. Ciceron a, pour ainſi dire, ſuivi la ſyntaxe Françoiſe, avant que d'obéir à la ſyntaxe latine.

D'où il s'enſuit, ce me ſemble, que la communication de la penſée étant l'objet principal du langage, notre langue eſt de toutes les langues la plus châtiée, la plus exacte & la plus eſtimable ; celle en un mot qui a retenu le moins de ces négligences que j'appellerois volontiers des reſtes de la *balbutie* des premiers âges. Ou pour continuer le parallele ſans impartialité, je dirois que

nous avons gagné à n'avoir point d'inverſions, de la netteté, de la clarté, de la préciſion, qualités eſſentielles au diſcours; & que nous y avons perdu de la chaleur, de l'éloquence & de l'énergie. J'ajouterois volontiers que la marche didactique & réglée à laquelle notre langue eſt aſſujettie la rend plus propre aux ſciences; & que par les tours & les inverſions que le Grec, le Latin,

tin, l'Italien, l'Anglois ſe permettent, ces langues ſont plus avantageuſes pour les lettres. Que nous pouvons mieux qu'aucun autre peuple faire parler l'eſprit, & que le bon ſens choiſiroit la Langue Françoiſe ; mais que l'imagination & les paſſions donneroient la préférence aux langues anciennes & à celles de nos voiſins. Qu'il faut parler François dans la Societé &

dans les Ecoles de Philosophie ; & Grec, Latin, Anglois dans les Chaires & sur les Théâtres : que notre langue sera celle de la vérité, si jamais elle revient sur la terre ; & que la Grecque, la Latine, & les autres seront les Langues de la fable & du mensonge. Le François est fait pour instruire, éclairer & convaincre ; le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois pour persuader, émouvoir &

tromper ; parlez Grec, Latin, Italien au Peuple, mais parlez François au Sage.

Un autre désavantage des Langues à inversions, c'est d'exiger soit du Lecteur soit de l'Auditeur, de la contention & de la mémoire. Dans une phrase Latine ou Grecque un peu longue, que de cas, de régimes, de terminaisons à combiner, on n'entend presque rien qu'on ne soit à la fin. Le

François ne donne point cette fatigue. On le comprend à mesure qu'il est parlé. Les idées se présentent dans notre discours suivant l'ordre que l'esprit a dû suivre, soit en Grec, soit en Latin ; pour satisfaire aux Regles de la Syntaxe. La Bruyere vous fatiguera moins à la longue que Tite-Live. L'un est pourtant un Moraliste profond, l'autre un Historien clair. Mais cet

Historien enchasse si bien ses phrases, que l'esprit sans cesse occupé à les déboëter les unes dedans les autres, & à les restituer dans un ordre didactique & lumineux, se lasse de ce petit travail, comme le bras le plus fort, d'un poids leger qu'il faut toujours porter. Ainsi, tout bien considéré, notre langue *pédestre* a sur les autres l'avantage de l'utile sur l'agréable.

Mais une des choses qui nuisent le plus dans notre langue & dans les langues anciennes à l'ordre naturel des idées, c'est cette harmonie du style à laquelle nous sommes devenus si sensibles, que nous lui sacrifions souvent tout le reste. Car il faut distinguer dans toutes les langues trois états par lesquels elles ont passé successivement au sortir de celui où elles n'étoient qu'un mêlange confus de

cris & de geſtes, mêlange qu'on pourroit appeller du nom de langage animal. Ces trois états ſont l'état de *naiſſance*; celui de *formation*, & l'état de *perfection*. La langue naiſſante étoit un composé de mots & de geſtes où les adjectifs ſans genre ni cas, & les verbes ſans conjugaiſons ni régimes conſervoient par tout la même terminaiſon; dans la langue formée, il y avoit des mots, des cas,

des genres, des conjugaisons, des régimes, en un mot les signes oratoires nécessaires pour tout exprimer, mais il n'y avoit que cela. Dans la langue perfectionnée, on a voulu de plus de l'harmonie, parce qu'on a crû qu'il ne seroit pas inutile de flatter l'oreille en parlant à l'esprit. Mais comme on préfere souvent l'accessoire au principal; souvent aussi l'on a renversé l'ordre des idées
pour

pour ne pas nuire à l'harmonie. C'eſt ce que Ciceron a fait en partie dans la période pour Marcellus. Car la premiere idée qui a dû frapper ſes Auditeurs, après celle de ſon long ſilence, c'eſt la raiſon qui l'y a obligé ; il devoit donc dire *Diuturni ſilentii, quo, non timore aliquo, ſed partim dolore, partim verecundiâ, eram his temporibus uſus, finem hodiernus dies attulit.* Com-

parez cette phraſe avec la ſienne, vous ne trouverez d'autre raiſon de préférence que celle de l'harmonie. De même dans une autre phraſe de ce grand Orateur, *Mors, terrorque Civium ac ſociorum Romanorum*, il eſt évident que l'ordre naturel demandoit *terror morſque*. Je ne cite que cet exemple parmi une infinité d'autres.

Cette obſervation peut nous conduire à exami-

ner s'il eſt permis de ſacrifier quelquefois l'ordre naturel à l'harmonie. On ne doit, ce me ſemble, uſer de cette licence que, quand les idées qu'on renverſe ſont ſi proches l'un de l'autre, qu'elles ſe préſentent preſqu'à la fois à l'oreille & à l'eſprit, à peu près comme on renverſe la baſſe fondamentale en baſſe continue pour la rendre plus chantante ; quoique la baſſe continue ne ſoit

véritablement agréable qu'autant que l'oreille y demêle la progreſſion naturelle de la baſſe fondamentale qui l'a ſuggerée. N'allez pas vous imaginer à cette comparaiſon que c'eſt un grand Muſicien qui vous écrit. Il n'y a que deux jours que je commence à l'être. Mais vous ſçavez combien l'on aime à parler de ce qu'on vient d'apprendre.

Il me ſemble qu'on

pourroit trouver plusieurs autres raports entre l'harmonie du style & l'harmonie Musicale. Dans le style, par exemple, lorsqu'il est question de peindre de grandes choses ou des choses surprenantes, il faut quelquefois sinon sacrifier, du moins alterer l'harmonie & dire :

Magnum Jovis incrementum.
Nec Brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros..
Vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.
Longo sed proximus intervallo.

Ainsi dans la Musique, il faut quelquefois dérouter l'oreille pour surprendre & contenter l'imagination. On pourroit observer aussi, qu'au lieu que les licences dans l'arrangement des mots ne sont jamais permises qu'en faveur de l'harmonie du style; les licences dans l'harmonie Musicale ne le sont au contraire souvent que pour faire naître plus exactement & dans l'or-

dre le plus naturel les idées que le Muſicien veut exciter.

Il faut diſtinguer dans tout diſcours en général la penſée & l'expreſſion ; ſi la penſée eſt renduë avec clarté, pureté & préciſion, ç'en eſt aſſez pour la converſation familiere : joignez à ces qualités le choix des termes, avec le nombre & l'harmonie de la Période; & vous aurez le ſtyle qui convient à la Chaire ;

mais vous ſerez encore loin de la Poëſie; ſur-tout de la Poëſie que l'Ode & le Poëme Epique déployent dans leurs deſcriptions. Il paſſe alors dans le diſcours du Poëte un eſprit qui en meut & vivifie toutes les ſyllabes. Qu'eſt-ce que cet eſprit? j'en ai quelquefois ſenti la préſence; mais tout ce que j'en ſçais, c'eſt que c'eſt lui qui fait que les choſes ſont dites & repréſentées tout à la fois; que dans le

même tems que l'entendement les ſaiſit; l'ame en eſt emuë, l'imagination les voit, & l'oreille les entend; & que le diſcours n'eſt plus ſeulement un enchaînement de termes énergiques qui expoſent la penſée avec force & nobleſſe, mais que c'eſt encore un tiſſu d'Hyéroglyfes entaſſés les uns ſur les autres qui la peignent. Je pourrois dire en ce ſens que toute Poëſie eſt emblématique.

Mais l'intelligence de l'emblême Poëtique n'eſt pas donnée à tout le monde. Il faut être preſqu'en état de le créer pour le ſentir fortement. Le Poëte dit :

Et des fleuves François les eaux enſanglantées
Ne portoient que des morts aux Mers épouvantées.

Mais qui eſt-ce qui voit dans la premiere ſyllabe de *Portoient*, les Eaux gonflées de cadavres, & le cours des

fleuves comme ſuſpendu par cette digue ? Qui eſt-ce qui voit la maſſe des eaux & des cadavres s'affaiſſer & deſcendre vers les Mers à la ſeconde ſyllabe du même mot ? l'effroi des Mers eſt montré à tout lecteur dans *Epouvantées* ; mais la prononciation emphatique de ſa troiſiéme ſyllabe me découvre encore leur vaſte étenduë. Le Poëte dit :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Tous s'écrient que cela eſt beau ! Mais celui qui s'aſſure du nombre des ſyllabes d'un Vers par ſes doigts, ſentira-t'il combien il eſt heureux pour un Poëte qui a le *ſoupir* à peindre, d'avoir dans ſa langue un mot dont la premiere ſyllabe eſt ſourde, la ſeconde tenuë & la derniere muette. On lit *étend les bras*, mais on ne ſoupçonne guéres la longueur & la laſſitude

des bras d'être représentées dans ce monosyllabe pluriel ; ces bras étendus retombent si doucement avec le premier hémistiche du Vers, que presque personne ne s'en apperçoit, non plus que du mouvement subit de la paupiere dans *ferme l'œil*, & du passage imperceptible de la veille au sommeil dans la chute du second hémistiche *ferme l'œil & s'endort*.

L'homme de goût remarquera ſans doute que le Poëte a quatre actions à peindre, & que ſon vers eſt diviſé en quatre membres : que les deux dernieres actions ſont ſi voiſines l'une de l'autre, qu'on ne diſcerne preſque point d'intervalles entr'elles, & que des quatre membres du vers, les deux derniers unis par une conjonction & par la vîteſſe de la Proſodie de l'avant dernier, ſont

aussi presqu'indivisibles : que chacune de ces actions prend de la durée totale du vers, la quantité qui lui convient par sa nature ; & qu'en les renfermant toutes quatre dans un seul vers, le Poëte a satisfait à la promptitude avec laquelle elles ont coûtume de se succéder. Voilà, Monsieur, un de ces Problêmes que le Genie poëtique résout sans se les proposer. Mais cette solu-

tion eſt-elle à la portée de tous les Lecteurs ? Non, Monſieur, non ; auſſi je m'attends bien que ceux qui n'ont pas ſaiſi d'eux-mêmes ces Hyeroglifes en liſant le vers de Deſpreaux (& ils ſeront en grand nombre) riront de mon Commentaire, ſe rappelleront celui du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, & me traiteront de viſionnaire.

Je croyois avec tout le

le monde, qu'un Poëte pouvoit être traduit par un autre : c'eſt une erreur, & me voilà déſabuſé. On rendra la penſée, on aura peut-être le bonheur de trouver l'équivalent d'une expreſſion ; Homere aura dit ἔκλαγξαν δ᾽ ἄρ᾽ ὀιστοὶ & l'on rencontrera *tela ſonant humeris* ; c'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas tout. L'Emblême délié, l'hiéroglyfe ſubtil qui regne dans une deſcription entiere,

& qui dépend de la diſtribution des longues & des bréves dans les langues à quantité marquée, & de diſtribution des voyelles entre les conſonnes dans les mots de toute langue; tout cela diſparoît néceſſairement dans la meilleure traduction.

Virgile dit d'Euryale bleſſé dun coup mortel

pulchroſque per artus
It cruor; inque humeros cervix collapſa recumbit,
Purpureus veluti cum flos ſuccisus aratro

Languescit moriens ; lassove papavera collo
Demisère caput, pluviâ cum forte gravantur.

Je ne serois gueres plus étonné de voir ces vers s'engendrer par quelque jet fortuit de caracteres, que d'en voir passer toutes les beautés hyérogliphiques dans une traduction ; & l'image d'un jet de sang, *it cruor ;* & celle de la tête d'un moribond qui retombe sur son épaule, *Cervix collapsa recumbit* ; & le

bruit d'une faulx * qui ſcie, *ſucciſus* ; & la défaillance de *langueſcit moriens* ; & la molleſſe de la tige du Pavot *laſſove papavera collo* ; & le *demiſère caput* & le *gravantur* qui finit le Tableau. *Demiſère* eſt auſſi mol que la tige d'une fleur ; *gravantur*, peſe autant que ſon calice chargé de pluye. *Collapſa* marque effort

* *Aratrum* ne ſignifie point une faulx ; mais on verra plus bas pourquoi je le traduis ainſi.

& chûte. Le même Hiéroglyfe double ſe trouve à *papavera*. Les deux premieres ſyllabes tiennent la tête du Pavot droite, & les deux dernieres l'inclinent. Car vous conviendrez que toutes ces images ſont renfermées dans les quatre vers de Virgile, vous qui m'avez parû quelquefois ſi touché de l'heureuſe Parodie qu'on lit dans Pétrone du *laſſove papavera collo* de Virgile,

appliqué à la foibleſſe d'Aſcylte au ſortir des bras de Circé. Vous n'auriez pas été ſi agréablement affecté de cette application, ſi vous n'euſſiez reconnu dans le *laſſo papavera collo*, une peinture fidelle du déſaſtre d'Aſcylthe.

Sur l'Analyſe du paſſage de Virgile, on croiroit aiſément qu'il ne me laiſſe rien à deſirer, & qu'après y avoir remarqué plus de beautés,

peut-être qu'il n'y en a ; mais plus à coup ſûr que le Poëte n'y en a voulu mettre, mon imagination & mon goût doivent être pleinement ſatisfaits. Point du tout, Monſieur : je vais riſquer de me donner deux ridicules à la fois, celui d'avoir vû des beautés qui ne ſont pas, & celui de reprendre des défauts qui ne ſont pas davantage. Vous le dirai-je ? je trouve le *Gravantur*

un peu trop lourd pour la tête legere d'un Pavot ; & *l'aratro* qui suit le *succisus* ne me paroît pas en achever la peinture hyeroglyphique. Je suis presque sûr qu'Homere eût placé à la fin de son Vers un mot qui eût continué à mon oreille le bruit d'un instrument qui scie, ou peint à mon imagination la chute molle du sommet d'une fleur.

C'est la connoissance,
ou

ou plutôt le ſentiment vif de ces expreſſions hierogliphyques de la Poëſie, perdues pour les lecteurs ordinaires, qui décourage les imitatateurs de Génie. C'eſt-là ce qui faiſoit dire à Virgile qu'il étoit auſſi difficile d'enlever un Vers à Homere que d'arracher un clou à la maſſuë d'Hercule. Plus un Poëte eſt chargé de ces hyerogliphes, plus il eſt difficile à rendre; & les

Vers d'Homere en fourmillent. Je n'en veu
pour exemple que ceu
où Jupiter aux sourcil
d'ébenne, confirme
Thetys aux épaule
d'yvoire, la promesse d
venger l'injure faite
son fils.

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἀ
νακτος
κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν
λυμπον.

Combien d'image
dans ces trois Vers! o
voit le froncement de

ſourcils de Jupiter dans ἐπ' ὀφρύσι, dans νεῦσε Κρονίων, & ſur tout dans le redoublement heureux des κ, d'ἦ κὴ κυανέῃσιν : la deſcente & les ondes de ſes cheveux dans ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος ; la tête immortelle du Dieu majeſtueuſement relevée par l'éliſion d'ἀπο dans κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο : l'ébranlement de l'Olympe dans les deux premieres ſyllabes d'ἐλέλιξεν : la maſſe & le bruit de l'Olympe

dans les dernieres de μέγαν & d'ἐλέλιξεν, & dans le dernier mot entier où *l'Olympe ébranlé retombe avec le Vers*, ολυμπον.

Ce Vers qui s'est rencontré au bout de ma plume, rend, foiblement à la vérité, deux hieroglyphes. L'un de Virgile & l'autre d'Homere. L'un d'ébranlement & l'autre de chute.

Où l'Olympe ébranlé retombe avec le vers.

Hom. ἐλέλιξεν ολυμπον, Virg. *Procumbit humi bos.*

C'eſt le retour des λ dans ἐλέλιξεν ολυμπον, qui réveille l'idée d'ébranlement. Le même retour des *L* ſe fait dans *où l'Olympe ébranlé*, mais avec cette difference que les *L* y étant plus éloignées les unes des autres que dans ἐλέλιξεν ολυμπον, l'ébranlement eſt moins promt & moins analogue au mouvement des ſourcils. *Retombe avec le vers*, rendroit aſſez bien le *procumbit humi bos*,

ſans la prononciation de *vers* qui eſt moins ſourde & moins emphatique que celle de *Bos*, qui d'ailleurs ſe ſépare beaucoup mieux d'avec *humi* que *vers* ne ſe ſépare d'avec l'article *le*, ce qui rend le monoſyllabe de Virgile plus iſolé que le *mien*, & la chute de ſon *Bos* plus complette & plus lourde que celle de mon *vers*.

Une réflexion qui ne ſera guéres plus déplacée

ici que la harangue de l'Empereur du Mexique dans le chapitre des Coches de Montagne, c'eſt qu'on avoit une étrange vénération pour les Anciens, & une grande frayeur de Deſpreaux, lorſqu'on s'aviſa de demander s'il falloit ou non entendre les deux Vers ſuivans d'Homere comme Longin les a entendus & comme Boileau & la Motte les ont traduits.

Jupiter pater, ſed tu libera à caligine filios
Achivorum

Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ' ἠέρος υἷας Ἀ-
χαιῶν.

Fac ſerenitatem, daque oculis videre.

ποίησον δ' αἴθρην, δὸς δ' ὀφθαλμοῖσιν ἰδέ-
σθαι.

Et in lucem perde nos, quando quidem
tibi placuit ita.

ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον, ἐπεί νύ τοι εὔαδεν οὕτως.

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous cou-
vre les yeux,

Et combats contre nous à la clarté des
Cieux.

Boil.

Voilà, s'écrie Boileau avec le Rheteur Longin, les véritables ſentimens d'un guerrier. Il ne demande pas la vie; un héros

n'étoit pas capable de cette basſeſſe; mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre; il demande donc en hâte que le jour paroiſſe pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même.

Grand Dieu, rens nous le jour & combats contre nous! *La Motte.*

Eh! Meſſieurs, ré-

pondrai-je à Longin & à Boileau ; il ne s'agit point des ſentimens que doit avoir un guerrier , ni du diſcours qu'il doit tenir dans la circonſtance où ſe trouve Ajax ; Homere ſçavoit aparemment ces choſes auſſi bien que vous ; mais de traduire fidelement deux vers d'Homere. Et ſi par hazard il n'y avoit rien dans ces vers de ce que vous y louez ; que deviendroient vos éloges & vos

refléxions. Que faudroit-il penſer de Longin, de la Motte & de Boileau; ſi par hazard ils avoient ſuppoſé des fanfaronnades impies, où il n'y a qu'une priere ſublime & pathétique; & c'eſt juſtement ce qui leur eſt arrivé. Qu'on liſe & qu'on reliſe tant qu'on voudra, les deux vers d'Homere, on n'y verra pas autre choſe que, Pere des Dieux & des hommes, Ζευ πατερ; chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux, & puiſ-

que tu as résolu de nous perdre, perds nous du moins à la clarté des cieux.

Faudra-t'il sans combats terminer sa carriere ?
Grand Dieu, chassez la nuit qui nous couvre les yeux
Et que nous perissions à la clarté des cieux.

Si cette traduction ne rend pas le pathétique des vers d'Homere ; du moins on n'y trouve plus le contresens de celle de la Motte & de Boileau.

Il n'y a là aucun défi à Jupiter : on n'y voit qu'un heros prêt à mourir, si c'est la volonté de

Jupiter; & qui ne lui demande d'autre grace que celle de mourir en combattant Ζεῦ πατερ; *Jupiter! Pater!* Eſt-ce ainſi que le Philopſohe Menipe s'adreſſe à Jupiter!

Aujourd'hui qu'on eſt à l'abri des hémiſtiches du rédoutable Deſpreaux; & que l'eſprit philoſophique nous a appris à ne voir dans les choſes que ce qui y eſt, & à ne loüer que ce qui eſt véritablement beau; j'en appelle à tous les ſçavans

& à tous les gens de goût, à Mr de Voltaire, à Mr. de Fontenelle, &c... & je leur demande si Despreaux & la Motte n'ont pas defiguré l'Ajax d'Homere ; & si Longin n'a pas trouvé qu'il n'en étoit que plus beau. Je sçais quels hommes ce sont que Longin, Despreaux & la Motte. Je reconnois tous ces Auteurs pour mes Maîtres ; & ce n'est point eux que j'attaque. C'est Homere que j'ose défendre.

L'endroit du ſerment de Jupiter & mille autres que j'aurois pû citer, prouvent aſſez qu'il n'eſt pas néceſſaire de prêter des beautés à Homere ; & celui du Diſcours d'Ajax ne prouve que trop qu'en lui en prêtant on riſque de lui ôter celles qu'il a. Quelque génie qu'on ait, on ne dit pas mieux qu'Homere, quand il dit bien. Entendons-le du moins, avant que de tenter d'encherir ſur lui. Mais il eſt telle-

ment chargé de ces hiéroglyphes poëtiques dont je vous entretenois tout à l'heure, que ce n'eſt pas à la dixiéme lecture qu'on peut ſe flatter d'y avoir tout vû. On pourroit dire que Boileau a eu dans la Litterature le même ſort que Deſcartes en Philoſophie, & que ce ſont eux qui nous ont appris à relever les petites fautes qui leur ſont échapées.

Si vous me demandez en quel tems l'hiéroglyfe ſyl-

ſyllabique s'eſt introduit dans le langage. Si c'eſt une proprieté du langage naiſſant, ou du langage formé, ou du langage perfectionné. Je vous répondrai que les hommes en inſtituant les premiers élémens de leur langue, ne ſuivirent, ſelon toute apparence, que le plus ou le moins de facilité qu'ils rencontrerent dans la conformation des organes de la parole, pour prononcer certaines ſylla-

bes plutôt que d'autres; ſans conſulter le rapport que les élémens de leurs mots pouvoient avoir ou par leur quantité, ou par leurs ſons, avec les qualités phyſiques des Etres qu'ils devoient déſigner. Le ſon de la voyelle A ſe prononçant avec beaucoup de facilité, fut le premier employé. Et on le modifia en mille manieres différentes avant que de recourir à un autre ſon. La langue Hé-

braïque vient à l'appui de cette conjecture. La plûpart de ses mots ne sont que des modifications de la voyelle A. Et cette singularité du Langage ne dément point ce que l'histoire nous apprend de l'ancienneté du Peuple. Si l'on examine l'Hébreu avec attention, on prendra nécessairement des dispositions à le reconnoître pour le langage des premiers habitans de la terre. Quant

aux Grecs, il y avoit long-tems qu'ils parloient, & ils devoient avoir les organes de la prononciation très-exercés, lorſqu'ils introduiſirent dans leurs mots la quantité, l'harmonie, & l'imitation ſyllabique des mouvemens & des bruits phyſiques. Sur le penchant qu'on remarque dans les enfans, quand ils ont à déſigner un être dont ils ignorent le nom, de ſuppléer au nom par quel-

qu'une des qualités ſenſi-
bles de l'Etre ; je préſume
que ce fut en paſſant de
l'état de langage naiſſant
à celui de langage formé,
que la langue s'enrichit
de l'harmonie ſyllabi-
que ; & que l'harmonie
périodique s'introduiſit
dans les ouvrages, plus ou
moins marquée, à meſu-
re que le langage s'avança
de l'état de langage for-
mé, à celui de langage
perfectionné.

Quoi qu'il en ſoit de

ces dates, il eſt conſtant que celui à qui l'intelligence des proprietés hiéroglyphiques des mots n'a pas été donnée, ne ſaiſira ſouvent dans les Epithetes que le matériel, & ſera ſujet à les trouver oiſives; il accuſera des idées d'être lâches ou des images d'être éloignées, parce qu'il n'appercevra pas le lien ſubtil qui les reſſerre. Il ne verra pas que, dans l'*it cruor* de Virgile, l'*it* eſt en même-

tems analogue au jet du ſang & au petit mouvement des gouttes d'eau ſur les feuilles d'une fleur; & il perdra une de ces bagatelles qui reglent les rangs entre les Écrivains excellens.

La lecture des Poëtes les plus clairs a donc auſſi ſa difficulté; oui ſans doute; & je puis aſſurer qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre un Géometre qu'un Poëte, parce qu'il y a mille

gens de bon ſens contre un homme de goût ; & mille perſonnes de goût contre une d'un goût exquis.

On m'écrit que dans un Diſcours prononcé par M. l'Abbé de Bernis, le jour de la réception de M. de Biſſy à l'Académie Françoiſe, Racine eſt accuſé d'avoir manqué de goût dans l'endroit où il a dit d'Hippolite

Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes.

Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes Coursiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Si c'est la description en elle-même que M. l'Abbé de Bernis attaque, ainsi qu'on me l'assure; & non le hors de propos, il seroit difficile de vous donner une preuve plus récente & plus forte de ce que je viens d'avan-

cer ſur la difficulté de la lecture des Poëtes.

On n'apperçoit rien, ce me ſemble, dans les vers précédens qui ne caracteriſe l'abatement & le chagrin.

Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes.
Sa main ſur les chevaux laiſſoit flotter les rênes.

Les chevaux eſt bien mieux que *ſes chevaux*; mais combien l'image de ce qu'étoient ces ſuperbes Courſiers, n'ajoûte-t'elle pas à l'image de ce quils

sont devenus ? La nutation de tête d'un cheval qui chemine attristé, n'est-elle pas imitée dans une certaine nutation syllabique du vers

L'œil morne maintenant & la tête baissée,

Mais voyez comme le Poëte ramene les circonstances à son Héros. . . .

Ses superbes Coursiers, &c.
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Le *sembloient* me paroît trop sage pour un Poëte. Car il est constant

que les animaux qui s'attachent à l'homme sont sensibles aux marques extérieures de sa joie & de sa tristesse. L'Eléphant s'afflige de la mort de son conducteur. Le Chien mêle ses cris à ceux de son maître ; & le Cheval s'attriste si celui qui le guide est chagrin.

La description de Racine est donc fondée dans la nature : elle est noble ; c'est un tableau poëtique qu'un Peintre imiteroit

avec ſuccès. La poëſie, la Peinture, le bon goût & la vérité concourent donc à venger Racine de la critique de M. l'Abbé de Bernis.

Mais ſi l'on nous faiſoit remarquer *à Louis le Grand* toutes les beautés de cet endroit de la Tragédie de Racine, on ne manquoit pas de nous avertir en même-tems, qu'elles étoient déplacées dans la bouche de Théramène, & que Théſée au-

roit eu raiſon de l'arrêter & de lui dire ; eh laiſſez-là le Char & les Chevaux de mon fils ; & parlez-moi de lui. Ce n'eſt pas ainſi, nous ajoûtoit le célebre Porée, qu'Antiloche annonce à Achille la mort de Patrocle. Antiloche s'approche du Héros, les larmes aux yeux, & lui apprend en deux mots la terrible nouvelle,

Δάκρυα θερμὰ χέων φάτο δ' ἀγγελίην [illegible]
κεῖται Πάτροκλος &c.

» Patrocle n'eſt plus.

» On combat pour son » cadavre. Hector à ses » armes. » Il y a plus de sublime dans ces deux vers d'Homere que dans toute la pompeuse déclamation de Racine: *Achille, vous n'avez plus d'ami & vos armes sont perduës...* A ces mots qui ne sent qu'Achille doit voler au combat? Lorsqu'un morceau péche contre le décent & le vrai, il n'est beau ni dans la Tragédie

ni dans le Poëme épique. Les détails de celui de Racine ne convenoient que dans la bouche d'un Poëte parlant en son nom, & décrivant la mort d'un de ses Héros.

C'est ainsi que l'habile Rhéteur nous instruisoit. Il avoit certes de l'esprit & du goût ; & l'on peut dire de lui que *ce fut le dernier des Grecs*. Mais ce *Philopemene* des Rhéteurs faisoit ce qu'on fait aujourd'hui. Il rem-

pliſſoit d'eſprit ſes ouvrages, & il ſembloit réſerver ſon goût pour juger des ouvrages des autres.

Je reviens à M. l'Abbé de Bernis. A-t'il prétendu ſeulement que la deſcription de Racine étoit déplacée ? c'eſt préciſément ce que le P. Porée nous apprenoit il y a trente à quarante ans. A-t'il accuſé de mauvais goût l'endroit que je viens de citer? L'idée eſt nouvelle ; mais eſt-elle juſte ?

Au reſte, on m'écrit encore qu'il y a dans le diſcours de M. l'Abbé de Bernis des morceaux bien penſés, bien exprimés & en grand nombre : vous en devez ſçavoir là-deſſus plus que moi; vous, Monſieur, qui ne manquez aucune de ces occaſions où l'on ſe promet d'entendre de belles choſes. Si par hazard il ne ſe trouvoit dans le diſcours de M. l'Abbé de Bernis rien de ce que j'y viens de repren-

dre ; & qu'on m'eût fait un rapport infidele ; cela n'en prouveroit que mieux l'utilité d'une bonne Lettre à l'usage de ceux qui entendent & qui parlent.

Partout où l'hiéroglyphe accidentel aura lieu ; soit dans un vers, soit sur un obélisque ; comme il est ici l'ouvrage de l'imagination, & là celui du mystere ; il exigera pour être entendu ou une imagination, ou une sagacité peu communes.

Mais s'il eſt ſi difficile de bien entendre des vers ; combien ne l'eſt-il pas davantage d'en faire. On me dira peut-être *tout le monde fait des vers ;* & je répondrai ſimplement *preſque perſonne ne fait des vers*. Tout art d'imitation ayant ſes hiéroglyphes particuliers, je voudrois bien que quelqu'eſprit inſtruit & délicat s'occupât un jour à les comparer entr'eux.

Balancer les beautés

d'un Poëte avec celle d'un autre Poëte, c'est ce qu'on a fait mille fois. Mais rassembler les beautés communes de la Poësie, de la Peinture & de la Musique; en montrer les analogies; expliquer comment le Poëte, le Peintre & le Musicien rendent la même image; saisir les emblêmes fugitifs de leur expression; examiner s'il n'y auroit pas quelque similitude entre ces emblêmes, &c.

C'eſt ce qui reſte à faire ; & ce que je vous conſeille d'ajoûter à vos beaux arts réduits à un même principe. Ne manquez pas non plus de mettre à la tête de cet ouvrage un Chapitre ſur ce que c'eſt que la belle nature ; car je trouve des gens qui me ſoûtiennent que faute de l'une de ces choſes votre traité reſte ſans fondement, & que faute de l'autre, il manque d'application. Apprenez-leur,

Monsieur, une bonne fois comment chaque art imite la nature dans un même objet; & démontrez-leur qu'il est faux, ainsi qu'ils le prétendent, que toute nature soit belle, & qu'il n'y ait de laide nature que celle qui n'est pas à sa place. Pourquoi, me disent-ils, un vieux chêne gercé, tortu, ébranché, & que je ferois couper, s'il étoit à ma porte, est-il précisément celui que le Peintre y plan-

teroit, s'il avoit à peindre ma chaumiere. Ce Chêne eſt-il beau? eſt-il laid? qui a raiſon du Propriétaire ou du Peintre? Il n'eſt pas un ſeul objet d'imitation ſur lequel ils ne faſſent la même difficulté & beaucoup d'autres. Ils veulent que je leur diſe encore pourquoi une peinture admirable dans un Poëme deviendroit ridicule ſur la toile? par quelle ſingularité le Peintre qui ſe propoſeroit

roit de rendre avec ſon pinceau ces beaux vers de Virgile,

Intereà magno miſceri murmure Pontum
Emiſſamque hiemem ſenſit Neptunus & imis
Stagna refuſa vadis; graviter commotus, & alto
Proſpiciens ſummâ placidum caput extulit undâ.

Par quelle ſingularité, diſent-ils, ce Peintre ne pourroit prendre le moment frappant, celui où Neptune éleve ſa tête hors des eaux: pourquoi le Dieu ne paroiſſant

alors qu'un homme decollé, ſa tête ſi majeſtueuſe dans le Poëme, feroit-elle un mauvais effet ſur les ondes? Comment arrive-t'il que ce qui ravit notre imagination déplaiſe à nos yeux? La belle nature n'eſt donc pas une pour le Peintre & pour le Poëte, continuent-ils; & Dieu ſçait les conſéquences qu'ils tirent de cet aveu. En attendant que vous me délivriez de ces raiſonneurs

Vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.
Lucret.

Illa graves oculos conata attollere, rursùs
Deficit: infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese attollens, cubitoque innixa levavit;
Ter revoluta toro est; oculisque errantibus, alto
Quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.
Virg.

importuns, je vais m'amuſer ſur un ſeul exemple de l'imitation de la nature dans un même objet, d'après la Poëſie, la Peinture & la Muſique.

Cet objet d'imitation des trois arts eſt une femme mourante. Le Poëte dira.

Illa graves oculos conata attollere, rursùs
Deficit. Infixum ſtridet ſub pectore vulnus.
Ter ſeſe attollens cubitoque annexa levavit;
Ter revoluta toro eſt, oculiſque errantibus alto

Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque reperta :- *Virg.*

Ou vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque oſſibus exſolvatur *Lucret.*

Le Muſicien * commencera par pratiquer un intervalle de ſemi-ton en deſcendant(*a*);*illa graves oculos conata attollere rurſus deficit.* Puis il montera par un intervalle de fauſſe quinte (*r*); & après un repos, par l'intervalle encore plus pénible de Triton(*b*); *ter*

* Voyez la pl.

Exemple.


a
b. c. d. d. d. f. f. e.
Je me meurs; à mes yeux le jour cesse de lui-re.
g. h
k. k. k. k. k.

ſeſe attollens: Suivra un petit intervalle de ſemiton en montant (*c*); *oculis errantibus alto quæſivit cœlo lucem.* Ce petit intervalle en montant ſera le rayon de lumiere. C'étoit le dernier effort de la moribonde; elle ira enſuite toujours en déclinant par des degrés conjoints (*d*), *revoluta toro eſt.* Elle expirera enfin & s'éteindra par un intervalle de demi ton (*e*), *vita quoque omnis*, *om-*

nibus è nervis atque ofſibus exſolvatur. Lucrece peint la réſolution des forces par la lenteur de deux ſpondées ; *exſolvatur ;* & le Muſicien la rendra par deux blanches en degrés conjoints (*f*) ; la cadence ſur la ſeconde de ces blanches ſera une imitation très-frappante du mouvement vacillant d'une lumiere qui s'éteint.

Parcourez maintenant des yeux l'expreſſion du

Pag. 265.

Peintre, vous y reconnoîtrez par tout *l'exsolvatur* de Lucrece, dans les jambes, dans la main gauche, dans le bras droit. Le Peintre n'ayant qu'un moment n'a pû rassembler autant de Symptômes mortels que le Poëte; mais en revanche, ils sont bien plus frappans. C'est la chose même que le Peintre montre; les expressions du Musicien & du Poëte n'en sont que des hiéro-

glyphes. Quand le Musicien sçaura son art, les parties d'accompagnément concoureront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pû rendre. Aussi les premieres mesures de la basse seront-elles ici d'une harmonie très-lugubre qui résultera d'un accord de septiéme superfluë (*g*) mise comme

comme hors des régles ordinaires & ſuivie d'un autre accord diſſonant de fauſſe quinte (*h*.) Le reſte ſera un enchaînement de ſixtes & de tierces molles (*k*) qui caractériſeront l'épuiſement des forces, & qui conduiront à leur extinction. C'eſt l'équivalent des Spondées de Virgile, *alto quæſivit cœlo lucem.*

Au reſte, j'ébauche ici ce qu'une main plus habile peut achever. Je ne

doute point que l'on ne trouvât dans nos Peintres, nos Poëtes & nos Musiciens des exemples & plus analogues encore les uns aux autres & plus frappants, du sujet même que j'ai choisi : Mais je vous laisse le soin de les chercher & d'en faire usage, à vous, Monsieur, qui devez être Peintre, Poëte, Philosophe & Musicien; car vous n'auriez pas tenté de réduire les beaux arts à un même

Principe, s'ils ne vous étoient pas tous à peu près également connus.

Comme le Poëte & l'Orateur sçavent quelquefois tirer parti de l'harmonie du style; & que le Musicien rend toujours sa composition plus parfaite quand il en bannit certains accords, & des accords qu'il employe, certains intervalles; je loue le soin de l'Orateur & le travail du Musicien & du Poëte, autant que je

blâme cette nobleſſe pré-tenduë qui nous a fait exclure de notre langue un grand nombre d'ex-preſſions énergiques. Les Grecs, les Latins qui ne connoiſſoient gueres cet-te fauſſe délicateſſe, di-ſoient en leur langue ce qu'ils vouloient, & com-me ils le vouloient. Pour nous, à force de raffiner, nous avons appauvri la nôtre, & n'ayant ſou-vent qu'un terme pro-pre à rendre une idée,

nous aimons mieux affoiblir l'idée que de ne pas employer un terme noble. Quelle perte pour ceux d'entre nos écrivains qui ont l'imagination forte, que celle de tant de mots que nous revoyons avec plaiſir dans Amyot & dans Montagne. Ils ont commencé par être rejettés du beau ſtyle, parce qu'ils avoient paſſé dans le Peuple: & enſuite rebutés par le Peuple même, qui à la longue eſt

toujours le ſinge des Grands, ils ſont devenus tout-à-fait inuſités. Je ne doute point que nous n'ayons bientôt, comme les Chinois, la langue *parlée* & la langue *écrite*. Ce ſera, Monſieur, preſque ma derniere reflexion. Nous avons fait aſſez de chemin enſemble, & je ſens qu'il eſt tems de ſe ſéparer. Si je vous arrête encore un moment à la ſortie du labyrinthe où je vous ai

promené, c'eſt pour vous en rappeller en peu de mots les détours.

J'ai crû que pour bien connoître la nature des inverſions, il étoit à propos d'examiner comment le langage oratoire s'étoit formé.

J'ai inféré de cet examen 1°. que notre langue étoit pleine d'inverſions, ſi on la comparoit avec le langage animal, ou avec le premier état

du langage oratoire, l'état où ce langage étoit ſans cas, ſans régime, ſans déclinaiſons, ſans conjugaiſons, en un mot ſans ſyntaxe. 2°. Que ſi nous n'avions dans notre langue preſque rien de ce que nous appellons inverſion dans les langues anciennes, nous en étions peut-être redevables au Péripatéticiſme moderne, qui réaliſant les Etres abſtraits, leur avoit aſſigné dans le diſcours la place d'honneur.

En appuyant ſur ces premieres vérités, j'ai penſé que, ſans remonter à l'origine du langage Oratoire, on pourroit s'en aſſurer par l'étude ſeule de la langue des Geſtes.

J'ai propoſé deux moyens de connoître la langue des Geſtes ; les expériences ſur un muet de convention, & la converſation aſſiduë avec un ſourd & muet de naiſſance.

L'idée du muet de convention, ou celle d'ôter la parole à un homme pour s'éclairer ſur la formation du langage, cette idée, dis-je, un peu généraliſée m'a conduit à conſidérer l'homme diſtribué en autant d'Etres diſtincts & ſéparés qu'il a de ſens ; & j'ai conçû que, ſi pour bien juger de l'intonation d'un Acteur, il falloit l'écouter ſans le voir ; il étoit naturel de le regarder ſans l'enten-

dre, pour bien juger de ſon geſte.

A l'occaſion de l'énergie du geſte, j'en ai rapporté quelques exemples frappants qui m'ont engagé dans la conſidération d'une ſorte de ſublime, que j'appelle *ſublime de ſituation.*

L'ordre qui doit regner entre les geſtes d'un ſourd & muet de naiſſance, dont la converſation familiere m'a paru préférable aux experien-

ces ſur un muet de convention ; & la difficulté qu'on a de tranſmettre certaines idées à ce ſourd & muet, m'ont fait diſtinguer entre les ſignes oratoires, les *premiers* & les *derniers* inſtitués.

J'ai vû que les ſignes qui marquoient dans le diſcours les parties indéterminées de la *quantité*, & ſur-tout celles *du tems*, avoient été du nombre des derniers inſtitués ; & *j'ai compris* pourquoi

quelques langues manquoient de plusieurs *tems*, & pourquoi d'autres langues faisoient un double emploi du même *tems*.

Ce manque de *tems* dans une langue, & cet abus des *tems* dans une autre, m'ont fait distinguer dans toute langue en général, trois états differents; l'état de *naissance*; celui de *formation*, & l'état de *perfection*.

J'ai vû ſous la langue formée, l'eſprit enchaîné par la ſyntaxe, & dans l'impoſſibilité de mettre entre ſes Concepts l'ordre qui regne dans les Periodes Grecques & Latines. D'où *j'ai conclu* ; 1°. que, quel que ſoit l'ordre des termes dans une langue ancienne ou moderne, l'eſprit de l'écrivain a ſuivi l'ordre didactique de la ſyntaxe Françoiſe, 2°. que cette ſyntaxe étant la plus ſimple

de toutes, la Langue Françoiſe avoit à cet égard, & à pluſieurs autres, l'avantage ſur les langues anciennes.

J'ai fait plus. *J'ai démontré* par l'introduction & par l'utilité de l'article *hic*, *ille* dans la Langue Latine & *le* dans la Langue Françoiſe; & par la néceſſité d'avoir pluſieurs perceptions à la fois pour former un jugement ou un diſcours; que, quand l'eſprit ne

feroit point fubjugué par les fyntaxes Grecques & Latines, la fuite de fes vues ne s'éloigneroit gueres de l'arrangement didactique de nos expreffions.

En fuivant le paffage de l'état de langue formée à l'état de langue perfectionnée, *j'ai rencontré* l'harmonie.

J'ai comparé l'harmonie du ftyle à l'harmonie muficale ; & *je me fuis convaincu* 1°. que dans les

les mots la premiere étoit un effet de la *quantité*, & d'un certain entrelacement des voyelles avec les consonnes, suggeré par l'instinct; & que dans la periode, elle résultoit de l'arrangement des mots. 2°. Que l'harmonie syllabique, & l'harmonie périodique engendroient une espece d'hiéroglyphe particulier à la Poësie; & *j'ai considéré* cet hiéroglyphe dans l'Analyse de trois ou quatre

morceaux des plus grands Poëtes.

Sur cette analyse, *j'ai crû pouvoir assurer* qu'il étoit impossible de rendre un Poëte dans une autre langue, & qu'il étoit plus commun de bien entendre un Géometre qu'un Poëte.

J'ai prouvé par deux exemples la difficulté de bien entendre un Poëte. Par l'exemple de Longin, de Boileau & de laMotte qui se sont trompés sur

un endroit d'Homere. Et par l'exemple de Monſieur l'Abbé de Bernis qui m'a paru s'être trompé ſur un endroit de Racine.

Après avoir fixé la date de l'introduction de l'hiéroglyphe ſyllabique dans une langue, quelle qu'elle ſoit; *J'ai remarqué* que chaque art d'imitation avoit ſon hiéroglyphe, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un Ecrivain inſtruit & délicat en en-

treprît la comparaiſon.

Dans cet endroit, *j'ai tâché*, Monſieur, de vous faire entendre, que quelques perſonnes attendoient de vous ce travail, & que ceux qui ont lû vos beaux arts réduits à l'imitation de la belle nature, ſe croyoient en droit d'exiger que vous leur expliquaſſiez clairement ce que c'eſt que *la belle nature*.

En attendant que vous fiſſiez la comparaiſon des

hiéroglyphes, de la Poë-
ſie, de la Peinture & de
la Muſique, *j'ai oſé* la
tenter ſur un même ſujet.

L'harmonie muſicale
qui entroit néceſſaire-
ment dans cette compa-
raiſon m'a ramené à l'har-
monie oratoire. *J'ai dit*
que les entraves de l'une
& de l'autre étoient beau-
coup plus ſupportables;
que je ne ſçais quelle pré-
tenduë délicateſſe qui tend
de jour en jour à appau-
vrir notre langue; & je le

repetois, lorſque je me ſuis retrouvé dans l'endroit où je vous avois laiſſé.

N'allez pas vous imaginer, Monſieur, ſur ma derniere réflexion que je me repente d'avoir préféré notre langue à toutes les langues anciennes, & à la plûpart des langues modernes. Je perſiſte dans mon ſentiment; & je penſe toujours que le François a ſur le Grec, le Latin, l'Italien, l'An-

glois, &c. l'avantage de l'utile ſur l'agréable.

L'on m'objectera, peut-être, que, ſi, de mon aveu, les langues anciennes & celles de nos voiſins ſervent mieux à l'agrément, il eſt d'expérience qu'on n'en eſt pas abandonné dans les occaſions utiles. Mais je répondrai que, ſi notre langue eſt admirable dans les choſes utiles, elle ſçait auſſi ſe prêter aux choſes agréables. Y a-t-il

quelque caractere qu'elle n'ait pris avec succès? Elle est folâtre dans Rabelais; naïve dans la Fontaine & Brantome; harmonieuse dans Malherbe & Flechier; sublime dans Corneille & Bossuet. Que n'est-elle point dans Boileau, Racine, Voltaire, & une foule d'autres Ecrivains en vers & en prose? Ne nous plaignons donc pas. Si nous sçavons nous en servir, nos ouvrages seront aussi pré-

cieux

cieux pour la Postérité que les ouvrages des Anciens le sont pour nous. Entre les mains d'un homme ordinaire ; le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien ne produiront que des choses communes ; le François produira des miracles sous la plume d'un homme de génie. En quelque langue que ce soit, l'Ouvrage que le Génie soûtient ne tombe jamais.



TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

H.

I.

L.

M.

Q.

R.

S.

Fin de la Table.

